

OEUVRES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815-1882

C 14741

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

1815 - 1882

PARIS

LIBRAIRIE DU VICTOR HUGO ILLUSTRÉ

43, RUE THÉRÈSE, 43



C 14741

LETTRES A DIVERS

1817-1835

1817

*A Monsieur Raynouard,
Secrétaire perpétuel de l'Académie française.*

Paris, le 31 août 1817.

Monsieur,

Retenu par une légère indisposition, je ne puis avoir l'honneur d'aller moi-même vous témoigner ma reconnaissance de la faveur que l'Académie française a daigné me faire en accordant une mention honorable à la pièce n° 13 dont je suis l'auteur. Ayant appris que vous aviez élevé des doutes sur mon âge, je prends la liberté de vous remettre cy-inclus mon acte de naissance. Il vous prouvera que ce vers

Moi, qui...

De trois lustres à peine ai vu finir le cours

n'est point une fiction poétique.

S'il était encore temps de faire insérer mon nom dans votre rapport imprimé par ordre de l'Académie, ce serait augmenter infiniment la reconnaissance que je vous dois, et dont je vous prie d'agréer la preuve dans cette langue que vos encouragements me rendent

si chère et qui doit, à tant de titres, vous l'être bien davantage encore.

J'espère de votre bonté, Monsieur, que vous voudrez bien, après en avoir pris connaissance, me renvoyer mon acte de naissance rue des Petits Augustins, n° 18.

Je vous prie d'agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR-MARIE HUGO.

A Raynouard, auteur des Templiers.

O Raynouard, toi qui d'un Ordre auguste
Nous traças en beaux vers le châtement injuste;
Qui, dédaignant l'amour et ses molles douleurs,
Sur l'austère vertu nous fis verser des pleurs;
Toi qui bientôt encor, dans tes fécondes veilles,
Des exploits de Judas* nous diras les merveilles;
Pardonne!... interrompant de si nobles travaux.

Un jeune élève de Virgile

Ose de sa Muse inhabile

T'adresser les accords nouveaux.

Il te doit tout : c'est toi dont l'indulgence

* Le poète enfant voulait écrire *Juda*.

Sut arracher au gouffre de l'oubli
 Son faible essai dans l'ombre enseveli.
 De sa Muse accueillant l'enfance,
 Tu fis plus; tu voulus, dans le sénat des arts
 Sur elle attirer les regards.
 Ces vers sans art échappés à ma veine
 D'un tel honneur étaient dignes à peine;
 Mais que ne pouvaient sur les cœurs
 Cet amour que Virgile a peint en traits vainqueurs,
 Le souvenir d'Élise abandonnée
 D'un triste hymen invoquant les vains droits
 Et réclamant contre l'ingrat Énée
 L'appui des Dieux qui l'ont seuls condamnée?
 Que ne pouvait le charme de ta voix?

De cette voix dont la mâle énergie,
 Quand la patrie en deuil redemandait ses rois,
 Déployant des vertus l'éloquente magie,
 Apprit au tyran même à respecter nos lois?
 C'est à ta voix encor, c'est à son harmonie
 Qu'est dû tout le succès de mon humble génie.
 Ce qui fait mon bonheur fait aussi mon orgueil:
 Virgile et toi protégez ma faiblesse.
 Ces vers nouveaux que je t'adresse
 Recevront-ils le même accueil?
 Dans le sein de Virgile ils n'ont point pris naissance,
 Ton organe flatteur n'a pas accru leur prix,
 Mais ils sont inspirés par la reconnaissance,
 Et c'est pour toi qu'ils sont écrits.

1820

A Monsieur Adolphe Trebuchet, Nantes.

Paris, 20 avril 1820.

Je suis l'exemple d'Abel, mon cher cousin, et je commence par supprimer toute cérémonie; car j'espère qu'à la parenté, qui excuse la familiarité, se joindra bientôt entre nous l'amitié, qui l'autorise. En vérité, lorsque je considère que ta lettre, si aimable et si affectueuse, est datée du 14 mars, tandis que cette réponse est écrite le 20 avril, je t'avoue que je suis honteux de ce retard, et la raison que t'en donne mon frère Abel me rassure moins, toute fondée qu'elle est, que ma confiance en ton amitié et dans l'indulgence de ta famille...

Si nous avions pu en douter, ta lettre nous aurait montré, cher Adolphe, que tu es royaliste comme nous. Nous t'en félicitons, et nous regrettons de n'être pas nés Bretons comme toi, car nous sommes tous Vendéens par le cœur. On me dit que je suis à peu près de ton âge, je m'en félicite encore: c'est une conformité de plus avec toi.

Adieu, mon cher Adolphe, je désire que le *Conserveur littéraire* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes, et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille et notamment de notre tante, dont la santé nous inquiète beaucoup. Maman, qui a été aussi fort malade et très languissante depuis un an, paraît maintenant se rétablir un peu.

Rappelle-moi au souvenir de mes cousines, que je

n'ai jamais vues, mais pour lesquelles j'ai toujours éprouvé un attachement fraternel.

Ton dévoué cousin,

V.-M. Hugo.

A Adolphe Trebuchet.

29 mai 1820.

C'est un étrange effet du malheur que nous ayons déjà à remplir les fonctions les plus sacrées d'une amitié dont nous avons à peine formé les premiers nœuds; et que nous soyons appelés à consoler de la perte d'une parente que nous n'avons pas connue une famille que nous n'avons jamais vue. Nous passons tous éloignés les uns des autres dans cette misérable vie, nous nous chérissons sans nous être jamais rencontrés dans le monde, et souvent (le fatal événement qui nous prive d'une tante ne le prouve que trop) nous perdons ceux que nous aimons avant qu'ils nous aient jamais souri.

Tu vois, mon ami, que ta lettre a fait naître en moi des réflexions bien amères. Pardonne-moi mes divagations et surtout oublie que j'ai été assez peu généreux pour l'entretenir de mon affliction avant de songer à soulager la tienne. Je sens avec énergie toute l'étendue de la perte que tu viens de faire, et je ne sais que partager ta désolation. On dit qu'une douleur partagée

devient moins cuisante; en ce cas, cher ami, jamais douleur n'a été plus sincèrement partagée que la tienne.

Je t'en supplie, Adolphe, ne te désespère pas, sois homme! Songe à ton respectable père, à tes sœurs. Sois bien assuré que tu reverras ta mère; il est impossible que l'on se sépare ainsi pour toujours. Tu es pieux, et la piété te donnera du courage.

Pardonne à l'incohérence de ma lettre et aime-moi comme je t'aime. Je t'embrasse cordialement.

Ton dévoué cousin,

V.-M. HUGO.

A Adolphe Trebuchet.

Paris, 11 juillet 1820.

Il est décidé, mon cher Adolphe, que j'aurai toujours des excuses à te faire, et toi des pardons à m'accorder. Sois convaincu que lorsque mes réponses suivent tes lettres à de si longs intervalles, c'est que je manque de temps et non de bonne volonté. Quant à toi, mon cher cousin, qui as sans doute plus de loisirs que moi, consacres-en, je te prie, le plus possible à notre correspondance.

Il y a bien de l'égoïsme dans cette demande, il faut t'en prendre au plaisir que nous font éprouver les lettres. Je te remercie, pour ma part, des détails pleins d'intérêt que tu as bien voulu me donner sur ces nobles paysans vendéens, et de ceux que nous a apportés ta lettre du 3 juillet sur les trappistes de Meillerey. La description de cette abbaye honore ton cœur et ton esprit. Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses en attendant que nous puissions y prendre part en réalité...

On parle beaucoup de la dissolution de la Chambre. Le ministre Siméon, qui désire encore tripoter avec ses ventrus, s'oppose fortement à une mesure qui amènerait une majorité royaliste. On assure que Decazes a reçu le cordon bleu et qu'il ne le déploiera qu'à l'époque du couronnement de Georges IV. On a offert, il y a trois semaines, le ministère à M. de Villèle, qui l'a refusé.

La déplorable affaire du duc de Richelieu et du général Donnadieu paraît être assoupie. La scène s'étant passée sans témoins, on ne sait trop encore qu'en penser.

Adieu, mon bon cousin, j'abandonne le reste de ma lettre à Abel qui veut t'écrire quelques mots; Eugène te répondra demain. Nous sommes dans les embarras d'un déménagement, ce qui force maman à retarder la réponse qu'elle comptait faire à ton père et à me charger de tous ses remerciements. Adieu encore une fois,

porte-toi bien, et présente mes respects à ton papa, et mes hommages à ta sœur. Je t'embrasse cordialement.

Ton bon ami,

V.-M. HUGO.

P. S. Puisque Abel t'a parlé du départ de sa majesté le duc Decazes, je te révélerai à ce sujet un fait curieux et peu connu. Les journaux ont annoncé qu'il était parti le 10 à quatre heures de l'après-midi; la vérité est qu'il est parti avant le jour. Cela tient à ce que M^{me} la duchesse Decazes avait exigé que son mari se mît en route avant M^{me} Crinstot (sœur du duc), qu'elle veut priver des honneurs de l'entrée triomphale à Londres. M^{me} Crinstot est dans les larmes: c'est elle qui n'a quitté Paris qu'à quatre heures! La discorde s'est introduite, à ce qu'il paraît, dans l'honorable famille, et voilà la guerre allumée.

Je tiens ces détails d'un noble pair, qui les savait de bonne source; tu peux les considérer comme authentiques.

A Adolphe Trebuchet.

21 septembre 1820.

Tous mes amis se plaignent de moi, mon cher Adolphe, je suis, disent-ils, un paresseux, un négligent, un ingrat... Tu sais, toi, que mes loisirs ne répondent pas à mes désirs, et que si j'avais le temps de t'écrire chaque fois que j'en ai envie, tu recevrais à Nantes un journal quotidien de mes faits et gestes. Cependant, voici venir le moment où nous n'aurons plus besoin d'un froid papier et d'un long intervalle de temps pour nous communiquer nos pensées et nous assurer de l'affection mutuelle qui nous lie.

Hâte, je t'en prie, mon cher ami, ce moment désiré bien ardemment par tes cousins de Paris. Songe que l'ouverture des cours exige que tu sois ici le 1^{er} novembre au plus tard; calcule sur ton amitié pour venir plus tôt. Nous désirons tous tant te voir, t'embrasser!... Prie ton bon père et notre aimable cousine de me pardonner ces sollicitations intéressées, et d'y voir, non de l'égoïsme, mais une bien impatiente et bien vive amitié. Adieu, Adolphe, réponds-moi vite et viens vite. Nous t'embrassons tous cordialement.

Ton cousin et ami,

V.-M. HUGO

Nous attendons encore la perte ou le salut de la monarchie: l'enfant de Madame de Berri.

Post-scriptum à la lettre d'Abel Hugo.

Monsieur le comte Alfred de Vigny, au 5^e régiment
de la Garde Royale, Rouen.

[1821.]

Votre lettre est du 18, Alfred, et je vous réponds le 21 ! Trois jours seulement nous séparent et ces trois jours sont comme trois ans ; qu'importent les distances, la séparation est tout. Trente lieues qui nous empêchent de nous voir nous séparent autant que mille. Il faut être auprès de ses amis pour jouir d'eux. Dès qu'on est éloigné, calcule-t-on le plus ou le moins ? Aussi, mon cher ami, la proximité du lieu de votre exil ne me console-t-elle de votre absence qu'en ce que vous serez plus tôt revenu. Du reste, il suffit que nous ne soyons plus ensemble pour que je sois triste, et je vous assure que je plaindrais ceux qui vivraient après vous si le soleil qui se lèvera sur votre tombeau n'est pas plus brillant que l'ami qui reste après votre départ n'est joyeux.

Votre lettre m'a trouvé ici, accablé, fatigué, tourmenté, et ce qui est plus que tout cela, ennuyé ; vous concevez combien je l'ai sentie vivement et quel bonheur elle a été pour moi ; je l'ai relue mot par mot comme un mendiant compte pièce à pièce la bourse d'or qu'il a trouvée. J'ai vu avec un vif plaisir que vous pensiez encore à moi, puisque vous m'écriviez, et que vous faisiez aussi mieux que de penser à moi, puisque vous faisiez des vers.

Cependant cela m'a encore plongé dans le supplice de Tantale ; quoi ! il n'y a que trente lieues qui nous séparent, et ces vers, je ne les entendrai pas ! Pourquoi donc avons-nous des pieds et non des racines, si nous sommes fixés comme de misérables plantes à un point que nous ne pouvons quitter ? Pourquoi donc nos désirs, nos volontés, nos affections sont-ils si loin de nous, si nous sommes condamnés à ne jamais les suivre ! Mon bon ami, résolvez la question et je vous en ferai encore, car le vase des dégoûts est inépuisable.

Il paraît que vous avez pris, ce mois-ci, toute l'inspiration pour vous seul, car je n'en ai pu avoir un seul moment. Je n'ai rien fait. Le gouvernement m'a demandé sur le baptême du duc de Bordeaux des vers, que je ne ferai pas si cet état d'impuissance continue. Vous êtes heureux, vous, Alfred, vous ne frappez jamais en vain sur le rocher, et quand vous avez produit quelques centaines de vers admirables, vous les appelez des lignes, pour consoler ceux de vos amis qui

ne peuvent pas même enfanter des lignes qu'ils appelleraient des vers.

J'avais pourtant commencé un roman qui m'amusait, sauf l'ennui de l'écrire ; puis cette invitation pour le baptême est survenue, puis des tracasseries à propos de la jonction du *Conservateur littéraire* et des *Annales*. — J'ai tout laissé là.

Jules [Lefèvre] est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Amédée Pichot cherche son manuscrit, Émile [Deschamps] nous promet toujours le *Fou du Roi*, Gaspard [de Pons] rit à Versailles, Rochet pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade, Saint-Valry fait ses Pâques à Montfort ; tous vous aiment, tous vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi.

Il est bien pénible, Alfred, de ne communiquer que par lettre. Me voilà, faute de papier, impérieusement forcé de finir. Est-ce donc bien la peine de remuer sa plume pour s'envoyer des idées sans réponses, pour surprendre par des réflexions tristes les pensées peut-être riantes de son ami, comme deux instruments qui se répondent de loin sur des airs différents parce que l'éloignement empêche ceux qui en jouent de s'accorder. Adieu, je vous embrasse, honteux de vous dire si peu de chose et fatigué d'avoir écrit tant de mots.

Les séances d'Abel aux *Bonnes Lettres* ont beaucoup de succès. Je n'ai rien lu ni fait lire depuis *Quiberon*. J'ai reçu de M. de Chateaubriand une lettre charmante où il me dit que cette ode *l'a fait pleurer* ; je vous répète cet éloge, mon ami, parce qu'il vous convaincra aussi, vous qui avez entre les mains le procès-verbal de l'enterrement de cette œuvre. Qu'est-ce, auprès de votre adorable *Symétha* !

Je regrette de ne pouvoir vous rendre votre charmante preuve d'amitié en signant *Alfred* ; mais du moins suis-je sûr, puisque vous signez *Victor*, que l'illustration ne manquera pas à ce nom-là.

Tout cordialement à vous,

Votre ami,

VICTOR.

Abel vous répondra incessamment, il est enchanté de votre lettre. Si je vais à la Roche-Guyon, je n'y pourrai aller que vers le mois d'août.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1821.

Monsieur et bien cher confrère,

Les journaux vous ont peut-être appris mon affreux malheur. J'ai perdu ma mère.

Depuis longtemps j'aurais à me reprocher de n'avoir pas répondu à toutes vos honorables marques d'amitié, sans la maladie, sans la mort qui nous l'ont enlevée.

Vous n'avez pas connu, monsieur le comte, cette noble mère, dont je ne vous parle pas parce que je n'en saurais parler dignement, mais je ne doute pas que vous ne partagiez ma douleur, et vous me plaindrez beaucoup si vous me plaignez comme je vous aime.

Votre cordialement dévoué serviteur et confrère,
VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
officier au 5^e régiment de la Garde Royale, à Rouen.

30 juillet 1821.

Vous ne vous doutez guère, mon bon Alfred, d'où cette lettre est écrite; je suis à Dreux! c'est-à-dire assez près de vous, sans pouvoir toutefois être avec vous. Or, voici comment il se fait que ma machine fatiguée et épuisée soit maintenant dans ce vieux pays des Druides. Un de mes amis, qui va partir pour la Corse et habite momentanément une villa entre Dreux et Nonancourt, m'a demandé quelques jours de mon temps, que je n'ai point refusés, vu l'imminence de son départ.

Me voilà donc ici depuis hier, visitant Dreux, et me disposant à prendre la route de Nonancourt.

J'ai fait tout le voyage à pied, par un soleil ardent et des chemins sans ombre d'ombre.

Je suis harassé, mais tout glorieux d'avoir fait vingt lieues sur mes jambes; je regarde toutes les voitures en pitié; si vous étiez avec moi en ce moment, jamais vous n'auriez vu plus insolent bipède. Quand je pense qu'il faut à Soumet un cabriolet pour aller du Luxembourg à la Chaussée-d'Antin, je serais tenté de me croire d'une nature supérieure à la sienne, comme animal.

Cette expérience m'a prouvé qu'on peut marcher avec ses pieds.

Je dois beaucoup à ce voyage, Alfred : il m'a un peu distrait. J'étais las de cette triste maison. Je suis seul ici, mais n'étais-je pas seul aussi là-bas? Il y a seulement quelque chose de plus matériel dans mon isolement.

J'ai passé à Versailles une journée avec notre bon Gaspard. Vous lui avez écrit; peut-être m'avez-vous écrit aussi, et votre lettre est-elle arrivée à Paris pendant mon absence, m'apportant une joie pour mon retour? Je me complais dans cette idée. J'espère que vous n'aurez pas oublié les beaux vers que vous m'avez promis. Cher Alfred, vous êtes heureux et poète; moi je végété.

Il n'y a ici d'autres ruines que celles du château de Dreux; je les ai visitées hier soir et, ce matin, je les visiterai encore, ainsi que le cimetière. Ces ruines m'ont plu. Figurez-vous, sur une colline haute et escarpée, de vieilles tours de cailloux noyées dans la chaux, décrénelées, inégales, et liées ensemble par de gros pans de mur où le temps a fait encore plus de brèches que les assauts.

Au milieu de toutes ces pierres, des blés et des luzernes; et au-dessus de tout, un télégraphe, à côté duquel on construit la chapelle funèbre des d'Orléans.

Cette chapelle blanche et inachevée contraste avec la forteresse noire et détruite; c'est un tombeau qui s'élève sur un palais qui croule. Du pied de la tour télégraphique, on voit dans le vallon de l'Ouest des croix de bois, des pierres minées et, debout, des touffes d'arbres; c'est le cimetière. Dans le vallon de l'Est, c'est la ville. Aussi les deux vallées sont différemment peuplées.

Il n'y a aucun monument druidique; Dreux a donné son nom aux Druides, et ils ne lui ont point laissé de vestiges. J'en suis fâché pour eux, pour la ville, et pour moi.

Les bords d'une petite rivière où je me suis baigné hier en arrivant sont très frais; je m'y promenais tout à l'heure sous les trembles et les bouleaux, et je pensais à tous nos amis qui sont ensemble dans la grande vallée et nous oublient peut-être entre eux.

Mais vous, Alfred, qui êtes seul comme moi, vous pensiez à moi, n'est-il pas vrai? pendant que je songeais à vous dans ma tristesse et mon abandon.

Adieu, cette lettre est pour vous donner signe de vie et vous montrer que vous avez un ami qui s'exerce à rejouer avec le malheur, qui pense comme un homme et qui marche comme un cheval.

Je vous embrasse cordialement, portez-vous bien et écrivez-moi.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

A Monsieur Trebuchet, chef du secrétariat et des archives de la Préfecture, Nantes.

30 octobre 1821.

Mon bon oncle,

Il y a bien longtemps que je me propose de vous écrire pour revendiquer notre Adolphe. Maintenant que cet insipide déménagement est à peu près terminé, je peux vous annoncer que notre quatrième frère logera, avec Eugène et moi, au second étage de la maison dont nous habitons le rez-de-chaussée et le premier. Notre nouvel appartement se compose de deux belles chambres à cheminée, et la location n'est que de 200 francs. Abel habite un troisième dans la rue voisine, en sorte que c'est encore presque comme s'il demeurait avec nous. Son logement est plus grand que le nôtre ; aussi servira-t-il à recevoir nos amis cet hiver. Adolphe les retrouvera tous ici aussi pleins d'affection pour lui que nous ; ils nous ont souvent parlé de lui, ont conservé de son esprit et de son amabilité le souvenir le plus agréable, et attendent, comme moi, son retour avec impatience. Le jour où mon excellent Adolphe arrivera sera pour moi un jour bien heureux, et j'en ai si peu qu'en vérité j'ai le droit de les compter.

Celui où je pourrai également vous voir, mon bien cher oncle, sera aussi, certes, l'un des plus beaux et déjà est l'un des plus désirés de ma vie. Espérons qu'il arrivera bientôt, et que la main divine, qui nous a privés de notre mère bien aimée, ne nous tiendra pas longtemps séparés de notre bon et cher oncle.

Ma bonne mère aimait Adolphe autant que nous ; nous ne demandons pas à son père la même faveur, car nous sommes loin d'en être aussi dignes.

Nous avons lu avec un extrême intérêt tout ce que vous avez bien voulu nous envoyer, et ce surtout où nous avons reconnu votre plume exercée. J'ai communiqué votre article sur les antiquités de la Bretagne à des savants, qui n'ont pas été moins frappés des recherches scientifiques que du talent littéraire de l'auteur.

Adieu, mon bon oncle, je vous quitte bien à regret ; mais les affaires viennent toujours à la traverse des plaisirs. Je vous embrasse et vous prie de me croire,

Votre neveu bien dévoué,

VICTOR.

Mes frères me chargent de vous exprimer leur respectueux attachement.

Adolphe, fais vite tes paquets !

A Monsieur le comte Jules de Ressaquier, à Toulouse.

7 novembre 1821.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je serais trop honteux pour oser encore vous écrire, si ma conscience n'était apaisée par tous les embarras et aimable lettre. Il faut me plaindre pour toutes les douleurs que j'ai éprouvées et tous les ennuis qui m'ont assailli. Pourquoi faut-il qu'après les grandes souffrances de l'âme viennent encore une foule de petits chagrins insipides, de mesquines contrariétés qui ne permettent même pas de se reposer dans le désespoir ? J'ai eu bien des dégoûts de ce genre, mon cher et excellent ami (permettez-moi de réclamer ce titre que vous m'avez donné et qui m'est bien précieux) ; j'ai passé par tous les degrés de cette grande échelle de malheur, et cependant jamais, dans les peines les plus vives comme dans les soucis les plus monotones, je n'ai songé sans une véritable douceur aux consolations de votre amitié, que je mérite si peu et à laquelle je tiens pourtant comme si je la méritais. Les peines domestiques, les affaires de famille tourmentent et aigrissent depuis six mois une plaie qui saignera longtemps. Vous, mon bien-aimé confrère, qui n'avez pas connu ma noble et admirable mère, vous ignorez tout ce que j'ai perdu, mais vous ne pouvez rien imaginer qui ne soit au-dessous de la vérité.

Je pense que vous ne m'en avez pas voulu un seul instant de ce long silence. Vous êtes si bon, votre indulgence est si délicate et si généreuse que je ne me serais pas justifié, si cette justification n'eût été un épanchement.

Je profite d'une occasion que m'offre notre cher A. Soumet pour vous faire passer avec cette lettre les trois volumes du *Conservateur littéraire* ; c'est un de mes exemplaires dont je vous prie d'excuser l'extérieur inculte. Je suis bien confus de la négligence qui vous a fait attendre si longtemps ces malheureux volumes. J'aurais fait cesser ce retard plus tôt, si j'étais bon à quelque chose ; mais je ne suis bon à rien, si ce n'est à vous aimer.

Vous avez sans doute fait de bien jolis vers que je ne connais pas; si vous étiez assez bon pour m'en envoyer, j'en serais reconnaissant comme d'une faveur et touché comme d'une preuve d'amitié.

Adieu, mon cher confrère, permettez-moi de me croire et de signer.

Le plus dévoué de vos amis,

VICTOR

Mes respectueux hommages, s'il vous plaît, à Madame la comtesse.

1822

M. le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

17 janvier 1822.

Monsieur le comte et bien cher confrère,

Je m'empresse de saisir un moment de calme et de loisir, pour m'informer de votre santé et de votre amitié, deux choses bien précieuses pour moi...

Alexandre [Soumet], qui est toujours malade, ou paresseux, a cependant terminé son *Saül*, que je préfère à sa *Clytemnestre*, que je préfère à tout ce qui a paru sur notre scène depuis un demi-siècle. J'attends avec bien de l'impatience la représentation de l'une ou l'autre de ces belles tragédies, qui est fixée au mois de mars au plus tard. Je désirerais vivement que *Saül* fût joué le premier; cet ouvrage entièrement original, sévère comme une pièce grecque et intéressant comme un drame germanique, révélerait du premier coup toute la hauteur de Soumet. Le jour du triomphe d'Alexandre sera pour moi un bien beau jour.

J'enverrai peut-être cette année à l'Académie pour l'une de ses séances publiques une ode sur *le Dévouement dans la peste*; au moins ne renfermera-t-elle aucun sentiment politique.

Et vous, mon cher confrère, que faites-vous au pays des troubadours? Soumet m'a montré des vers charmants que vous lui avez envoyés dernièrement. En ouvrant l'*Almanach des dames*, j'ai été agréablement surpris d'y rencontrer votre élégie si touchante et si gracieuse, *la Consolation d'une mère*; ce qui, avec quelques vers de Soumet, m'a fait pardonner à l'éditeur le mauvais choix des autres morceaux de son recueil.

Votre ami dévoué et indigne confrère et serviteur,

VICTOR-M. HUGO.

A M. l'abbé de Lamennais.

Paris, 17 mai.

Je voulais, mon respectable ami, vous envoyer avec ma réponse le recueil d'Odes que je publie en ce moment; mais l'imprimerie tarde un peu, et je sens le besoin de vous dire combien votre dernière lettre m'a apporté de joie et de consolation. Je me décide donc à vous écrire sans attendre mon volume, qui viendra toujours d'ailleurs assez tôt.

J'éprouve un grand charme à voir votre âme, si forte et si profonde dans vos ouvrages, devenir si douce et si intime dans vos lettres; et quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, en vérité, je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime, et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente je reçois de vos nouvelles. Il me semble, quand je lis une de vos lettres, que c'est la consolation qu'il fallait précisément à la souffrance que j'éprouve dans le moment même. Les paroles de l'amitié sont si puissantes qu'elles soulagent toutes les douleurs dans tous les instants. Simples et tendres, elles sont comme le remède unique et universel des maladies de l'âme. Et avec qui doit-on mieux sentir cette vérité qu'avec un ami tel que vous?

Vous m'avez confirmé dans cette conviction qui m'est venue depuis longtemps, c'est qu'un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son âme.

Je vous remercie bien vivement de la correction que vous m'avez indiquée. Vous verrez dans mon volume si je suis docile. Je regrette seulement que vous n'avez pas été plus sévère et que vous n'avez pas écouté plus souvent en lisant ces deux odes votre goût excellent. Vous m'auriez certainement aidé à faire disparaître bien des taches, et ce serait une reconnaissance de plus que je vous devrais. Au reste, vous verrez dans ce recueil, aux nombreuses corrections que j'ai faites, que

j'ai eu l'intention de rendre cet ouvrage le moins imparfait possible ; et cette intention me suffira, j'en suis sûr, auprès de vous.

L'intérêt que vous prenez à mes affaires à la maison du Roi m'a également vivement touché. J'ai en ce moment l'assurance que les promesses dont on me berce depuis si longtemps seront réalisées avant six semaines. J'attends avec impatience ce moment qui fixera mon avenir et me permettra de songer à vivre et à être heureux. Il faut souvent tant de circonstances matérielles pour réaliser le rêve le plus pur et le plus idéal.

Adieu, cher et illustre ami, écrivez-moi ; vos lettres me font tant de bien ! et mêlez quelquefois mon souvenir à vos pensées et mon nom à vos prières.

VICTOR.

Parlez-moi, de grâce, du point où en est le troisième volume de votre admirable ouvrage*.

A Monsieur le comte Jules de Rességuier, à Toulouse.

Juillet 1822.

Vous devez bien m'en vouloir, cher ami, de n'avoir reçu que mon recueil** quand je vous promettais les vers ravissants de Michol, mais vous savez un peu comme est notre Alex. Soumet ; il fait d'admirable poésie et ne se doute pas que ses amis puissent en être avides. Maintenant il est à Passy et moi à Gentilly, il court sans cesse à cause des répétitions de sa *Clytemnestre*, la Muse seule sait où le trouver. Moi, je me lasse d'attendre pour vous écrire ces vers tant de fois promis, et je vous écris. Prenez donc cette lettre en patience, en attendant la prochaine qui vous apportera sans doute avec elle son absolution poétique.

Votre ode charmante a vu le jour dans les *Annales* et j'ai été aussi confus de votre amitié que fier de votre talent.

Nos journalistes n'ont pas encore honoré d'un article mon pauvre recueil ; ils attendent, m'a-t-on dit, des visites, des sollicitations de louanges. Je ne puis croire qu'ils fassent cet affront à moi et à eux-mêmes. En attendant, le volume se vend bien, au delà de mes espérances, et j'espère songer avant peu à une seconde édition.

* *L'Indifférence en matière de religion.*

** *Odes et poésies diverses, 1822.*

Adieu, mon excellent Jules, mon bien cher ami. Je vous embrasse bien tendrement.

VICTOR.

A monsieur l'abbé de Lamennais, à la Chesnaie.

1^{er} septembre 1822.

Il faut que je vous écrive, mon illustre ami ; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je vais me marier. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité. Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence. Tout mon avenir était encore en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable, quoique pure et innocente. Mais aujourd'hui que tout se réunit pour me faire un bonheur selon ma volonté, je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par la première affliction de la jeunesse.

VICTOR-M. HUGO.

A Adolphe Trebuchet, à Nantes.

23 septembre 1822.

C'est la grossesse de Mme Foucher, mon bon Adolphe, qui a tant retardé cette réponse ; je retardais de jour en jour, afin de pouvoir te marquer son heureuse délivrance. Après avoir souffert six longues semaines, elle est enfin accouchée hier très laborieusement d'une petite fille qui a de grands yeux noirs. Cette bonne Mme Foucher a déployé un courage aussi grand que ses souffrances et ce n'est pas peu dire. Elle va aujourd'hui très bien ainsi que l'enfant...

J'espère avoir très incessamment une autre nouvelle

* Mère d'Adèle Foucher, fiancée de Victor Hugo.

à l'annoncer, et je ne doute pas que mon père et mes frères de Nantes soient heureux de mon bonheur. Il me semble qu'il s'accroitra quand je sentirai qu'ils le partagent...

L'article que ton bon père me promet sur mes Odes sera certainement le plus précieux pour mon cœur, et je sais d'avance que j'y retrouverai, avec toute son indulgence et toute sa tendresse, tout l'esprit, toute l'élégance qui distinguent son style... Cache à ton père cette phrase de ma lettre, car on pourrait m'accuser d'influencer mon juge, quand je ne fais que dire des vérités.

M. de Lamennais, que ses affaires ont amené pour quelques jours à Paris, m'a fait promettre que j'irais l'an prochain en Bretagne : je l'avais déjà promis à d'autres. Il m'a beaucoup parlé des monuments de Lokmariaker, des pierres de Carnac, etc., et les voir

avec cet illustre ami ajouterait sans doute au grand attrait du voyage ; mais je voudrais bien aussi les voir avec toi.

Pour moi, cher ami, mes affaires avancent, et j'espère bien que la première quinzaine d'octobre ne se passera pas sans m'apporter toute la félicité de ma vie. Réjouis-toi avec moi, Adolphe, tu me retrouveras bien heureux. Dis à mon cher oncle combien tout ce qu'il m'écrit de tendre et de touchant m'a pénétré ; dis à toute la famille combien je l'aime, combien il me tarde de les voir. Tu sais tout cela, toi, autrement que par lettres.

Adieu, mes frères t'embrassent comme moi ; pense un peu parfois à ton frère de Paris.

VICTOR.

1823

A Adolphe Trebuchet, Nantes.

22 août 1823.

Depuis longtemps, mon cher Adolphe, je me proposais de t'écrire, mais après les soins de la paternité sont venus les embarras du baptême. L'état maladif de ma femme ne lui ayant pas permis le bonheur de nourrir son enfant, nous avons été obligés de le mettre en nourrice ; nous l'avions d'abord placé près de nous, mais la nourrice parisienne à qui nous l'avions confié, parce qu'elle remplissait toutes les conditions physiques nécessaires, ne remplissait malheureusement pas toutes les conditions morales. Il a donc fallu lui retirer l'enfant ; et mon père, auquel nous nous sommes adressés, nous a envoyé de Blois une superbe nourrice qu'il ramènera avec lui à son retour de Paris et qui allaitera l'enfant chez lui où elle sera logée, payée et nourrie avec toute la famille. Mon père, en cette circonstance, s'est montré pour nous vraiment père.

Comme l'un des fondateurs de la *Muse française*, deux abonnements étaient à ma disposition ; j'ai donné l'un à mon père, l'autre au tien qui est aussi le mien. Marque-moi s'il a reçu les deux premières livraisons du recueil que j'ai donné ordre de lui envoyer. J'ai eu le malheur d'égarer lors de notre déménagement de Gentilly, la lettre où tu m'indiquais par quelle voie je pourrais vous faire parvenir la deuxième édition de *Han*.

Serais-tu assez bon pour me donner de nouveau cette adresse, je joindrai à l'envoi un certain nombre de prospectus de la *Muse* que je te prierai de faire distribuer à Nantes.

Le recueil rédigé par l'élite de la jeune littérature, Guiraud, Lamartine, Soumet, etc., obtient un succès étonnant. Les frais sont déjà plus que couverts, et l'éditeur compte avoir 1,500 souscripteurs avant six mois.

Adieu, mon bon Adolphe ; mon père, ma femme, Abel et toute la famille Foucher t'embrassent et t'aiment comme moi.

VICTOR.

La santé physique d'Eugène est bonne : mais sa santé morale !... Cependant le docteur Royer Collard n'a pas perdu tout espoir de ramener ce cher malade à la raison.

A Monsieur le comte Jules de Resséquier, à Toulouse.

Paris, 6 septembre 1823.

Faut-il croire à ce bonheur ? vous allez venir à Paris, et je n'en sais rien par vous !... Écrivez-moi du moins, Jules, pour me confirmer cette bonne nouvelle, je l'ai



déjà donnée à Soumet comme certaine. J'ai de la crédulité pour ce qui me fait plaisir.

Cependant je ne crois pas à toute votre aimable lettre; j'ai vu avec joie qu'elle était pleine de louanges, parce que toute cette louange est de l'amitié. Il y a dans cette lettre un épanchement qui m'a bien touché. Vous m'y parlez d'un ange que notre Alexandre m'avait déjà fait connaître, d'un ange qui vous aime et que j'aime de vous aimer...

Soumet va être joué presque à la fois aux deux théâtres, c'est-à-dire qu'il va obtenir deux triomphes, il a fait à son chef-d'œuvre, *Saül*, de très beaux changements. Vous verrez! je vous promets que vous serez

aussi heureux de la beauté de l'ouvrage que de la gloire de l'auteur. *Saül* et *Clytemnestre* sont à mes yeux les deux plus belles tragédies de l'époque et ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre de notre scène, en rien.

Adieu, cher et excellent ami; Soumet a été charmé de votre mot. Au reste, il va vous écrire et vous dira tout cela beaucoup mieux que moi. Moi, je ne sais que vous dire combien je vous aime et comme je vous embrasse. Présentez mes respects à M^{me} de Rességuier. — Si cette lettre pouvait ne plus vous trouver là-bas!...

VICTOR.

1824

A Monsieur Z., rédacteur au Journal des Débats.

Monsieur,

Je vois avec un chagrin véritable que vous m'avez mal compris pour le fond et pour la forme. Il m'est impossible de me figurer comment vous avez pu voir un ORDRE d'insertion dans la prière, ce me semble, très polie que contient à cet égard ma réponse à votre article, et surtout comment vous avez pu y trouver une apologie de mes nouvelles Odes dans ce qui n'est qu'une réfutation, peut-être assez mesurée, de votre ingénieux paradoxe sur les classiques et les *romantiques*.

Vous voulez bien promettre aux nouvelles Odes l'honneur de les examiner une seconde et dernière fois. Je suis flatté d'être l'objet de tant d'attention de votre part; mais j'avoue que j'attendais plutôt une réplique à ma réponse qu'un nouvel article sur ces Odes. Je vous abandonne d'avance ces compositions, si vulnérables sous tous les rapports; mais je crois que lorsque vous aurez très facilement prouvé que mes vers sont mauvais, il vous restera encore à démontrer que votre théorie littéraire sur le classique et le romantique n'est pas erronée; et c'est là, permettez-moi de vous le dire, monsieur, le véritable point de la question.

Permettez-moi de vous dire encore que je n'adopte point le mot de *romantique* avant qu'il ait été universellement défini. M^{me} de Staël lui a donné un fort beau sens, et je déclare ne pas lui reconnaître d'autre application.

Quoi qu'il en soit, je me féliciterai toujours, monsieur, d'avoir fourni au public, fût-ce à mes dépens, l'occasion de lire un nouvel article de vous.

J'ose réclamer encore de votre obligeance l'insertion de cette lettre au *Journal des Débats*. L'expression d'ORDRE qui vous est échappée a fait naître mille interprétations dont vous ne voudrez pas me laisser subir le désagrément, et je veux vous laisser le plaisir de réparer vous-même le tort que vous me causez involontairement en déclarant que mes *ordres* dans cette occasion se sont bornés à l'envoi pur et simple de ma lettre, absolument telle qu'on a pu la lire dans le *Journal des Débats* — aux taux d'insertion près.

V. H.

A Monsieur le baron d'Eckstein.

Le dimanche, 28 novembre 1824.

Je suis toujours, monsieur le baron, à la piste des articles dont vous daignez parfois enrichir le *Drapeau blanc*, et je conçois parfaitement qu'ils suffisent pour maintenir ce journal dans un rang élevé dont il ne devrait jamais descendre. Il est vrai qu'il faudrait pour cela que tous les rédacteurs eussent votre haut mérite, et que c'est demander l'impossible. Rien de plus rare que les trois qualités qui vous distinguent si éminemment : le talent, le savoir et la conviction.

Les deux articles que vous m'envoyez montrent avec quelle aisance ingénieuse votre esprit embrasse tous les sujets et se plie à tous les styles. Vos vues sur la *poésie populaire* sont hautes et profondes. Votre coup d'œil sur nos charlatans de sophisme et de littérature est rapide et perçant. Vous séparez en juge intègre les erreurs des jongleries, vous démêlez le bon grain de l'ivraie; et c'est une des choses que j'aime en vous. Il y a dans vos pensées la profondeur des Allemands et dans votre plaisanterie la grâce des Français.

Je m'empresse de communiquer vos excellents articles à Lamartine qui en sera enchanté; et j'attends avec une vive impatience la communication que vous voulez bien me promettre de votre prochain ouvrage.

Seriez-vous assez bon pour vous rappeler la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire pour M^{me} la marquise de Montferrier, et sa fille qui est à Rome et dont vous avez admiré chez moi deux ouvrages? Voudriez-vous me faire savoir si M. le ministre des affaires étrangères autorise ces dames à se servir pour leur correspondance du pli de M. l'ambassadeur de Rome, qu'elles ont au reste l'honneur de connaître. J'attendrai sur ce point votre réponse pour la communiquer à M^{me} de Montferrier.

Adieu, monsieur le baron; ma femme est infiniment sensible à votre souvenir; elle partage la haute opinion que votre talent m'inspire, et j'espère que vous voudrez bien compter toujours au rang de vos meilleurs amis

VICTOR HUGO.

A Monsieur Villars,
membre de l'Académie française.

Le dimanche 14 novembre.

Depuis deux ans, presque toujours absent de Paris, je n'ai pas eu l'occasion de cultiver autant que je l'aurais voulu l'agréable et utile commerce de M. Villars. Je suis enchanté aujourd'hui qu'une circonstance fortuite me ramène vers lui et me mette à même de renouer une connaissance qui m'est si précieuse. M. de Lamartine, mon ami, est un des candidats à la place vacante dans l'Académie française; et, avant de se présenter chez M. Villars, il a désiré que je le prévinsse. Je lui ai dit que la bienveillance dont M. Villars m'avait donné tant de preuves ne suffisait pas seule pour fixer son choix; mais je ne doute pas que le mérite éminent et l'admirable talent de M. de Lamartine ne soient des recommandations très puissantes auprès de M. Villars. MM. de Chateaubriand et l'évêque d'Hermon-

polis s'intéressent vivement à la nomination de M. de Lamartine. M. Villars se plaira sans doute à joindre son suffrage au leur et à aplanir à ce beau talent l'entrée de l'Académie où M. Villars occupe une place si distinguée.

Je serai personnellement heureux et flatté d'avoir attiré son attention sur M. de Lamartine; et la nomination de ce poète ajoutera une nouvelle obligation à toutes celles que j'ai déjà à mon ancien et respectable ami M. Villars. J'aurai l'honneur de revenir

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte François de Neufchâteau,
de l'Académie française.

15 novembre 1824.

Monsieur le comte,

Vous avez peut-être oublié mon nom; mais moi jamais je n'oublierai la bienveillance avec laquelle vous avez bien voulu accueillir mes premiers essais. C'est de cette bienveillance que j'ose aujourd'hui vous demander une preuve qui, pour ne m'être pas personnelle, ne me sera pas moins chère.

Un fauteuil est vacant à l'Académie française; je n'ai certes pas la prétention de dicter un choix à un goût aussi sûr que le vôtre: je me permettrai seulement d'appeler votre attention sur un célèbre candidat, qui est mon ami et dont je vous ai vu il y a quelques années admirer les premières poésies; c'est vous nommer M. Alphonse de Lamartine.

M. de Lamartine s'empressera d'aller lui-même briguer votre suffrage et je ne doute pas qu'il ne l'obtienne par son seul mérite de votre impartialité si bienveillante et si éclairée; mais je serais heureux d'avoir été pour quelque chose dans votre favorable détermination. Ce serait, monsieur le comte, ajouter une nouvelle et bien vive reconnaissance à toutes celles que vous doit déjà

Votre très profondément dévoué

VICTOR HUGO.

Monsieur le comte Alfred de Vigny,
capitaine au régiment d'infanterie, en garnison,
à Pau.

29 décembre 1824.

Avant que cette année finisse, bon Alfred, je veux lui dérober un moment pour vous, et de force ou de gré je vous écrirai enfin aujourd'hui. J'ignore si ma lettre sera pour vous ce que les vôtres sont pour moi, mais j'y puise du courage, de l'enthousiasme et du talent. Elles me rendent plus grand et meilleur, quand je les reçois et quand je les relis. Votre courant est comme électrique, et mon mérite est de pouvoir quelquefois me mettre de niveau et entrer en équilibre avec vous, surtout pour ce qui tient à la manière de sourire et d'aimer.

Que votre dernière lettre était belle! j'y ai tout vu, votre grande nature et votre beau génie; ces hautes Pyrénées ont dû vous inspirer de bien admirables vers, et il me tarde d'entendre ce que vous devez faire chaque jour.

Nous, mon ami, nous n'aurons rien à vous offrir en échange, à votre retour. Là-bas, tout vous inspire; ici, tout nous glace. Que voulez-vous que l'on fasse au milieu de tant de tracasseries politiques et littéraires,

de ces insolentes médiocrités, de ces génies poltrons, de l'élection de Droz, de l'échec de Lamartine et de Guiraud? Que voulez-vous que l'on fasse à Paris, entre le Ministère et l'Académie? Pour moi, je n'éprouve plus, quand je me jette en dehors de ma cellule, qu'indignation et pitié.

Aussi je ne m'y expose guère, je reste chez moi, où je suis heureux, où je berce ma fille, où j'ai cet ange qui est ma femme. Toute ma joie est là, rien ne me vient du dehors que quelques marques d'amitié qui me sont bien chères, et parmi lesquelles je compte avant tout les vôtres.

Vous savez combien je vous aime, Alfred. Saluons ensemble cette nouvelle année qui vieillit notre amitié sans vieillir notre cœur. Envoyez-moi quelques-uns des vers que la muse vous dicte, et tâchez de revenir vite les écrire ici, dussiez-vous courir, comme moi, le risque de ne plus être inspiré.

Mais c'est pour vous un danger illusoire; votre talent résiste à tout, même au chagrin, même à l'ennui. Quant à moi, toutes mes idées s'envolent et je suis tout de suite vaincu quand je vois les passions et les intérêts entrer dans la lice. Les petites blessures me tuent. Je suis, passez-moi l'orgueil de cette comparaison, je suis comme Achille, vulnérable par le talon.

VICTOR.

1825

A Monsieur le baron d'Eckstein.

Blois, 29 avril [1825].

Je reçois à l'instant même, monsieur le baron, une lettre de M. Alphonse Rabbe, et son *Résumé de l'histoire de Russie*. Cet ouvrage important, sur lequel je viens de jeter un rapide coup d'œil, me paraît, si j'en juge d'après ce que j'en connais, digne de toute votre attention, comme l'auteur est digne de toute votre estime. M. Rabbe, dont la conviction politique diffère de la nôtre, est un homme d'un beau talent et d'un beau caractère. Ce sont deux nobles rapports avec vous. Les hommes d'un haut mérite comme vous

et lui doivent se comprendre et s'estimer à quelque drapeau qu'ils appartiennent. Sans cesser de prendre part à la lutte de leurs armées, les généraux ne se battent pas corps à corps: ils se saluent de leurs rangs opposés. Vous et M. Rabbe vous êtes généraux.

M. Rabbe, dont j'aime la personne et le talent, et qui n'a pas besoin de cette recommandation auprès de vous, vous rend déjà toute justice. Vous êtes du petit nombre des hommes honorables qui doivent être séparés de la tourbe des partis. M. Rabbe vous en sépare.

Vous lui rendez, je n'en doute pas, la même justice. Vous aurez sans doute reçu son *Résumé* et sa lettre quand celle-ci vous parviendra, et je serai heureux d'apprendre que votre jugement favorable aura devancé ce que je ne dois pas (je le répète) appeler ma recommandation.

Aussi est-ce moins dans ce but que je vous écris

que dans l'intention de me rappeler à votre amical souvenir. Les journaux vous auront appris la faveur dont Sa Majesté m'honore*. Je vous remercie d'avance du plaisir que vous aurez éprouvé de cette nouvelle. Vous voyez que je me crois sûr de votre amitié comme vous l'êtes de la mienne. Personne n'a pour vous une plus haute estime que votre bien dévoué

VICTOR HUGO.

Mon adresse est chez M. le général comte Hugo, à Blois.

Je serais enchanté que votre loisir vous permit de consacrer à l'ouvrage de M. Rabbe un de ces excellents articles où vous savez si bien allier la critique impartiale et l'accent de l'estime. Vous savez que je pense comme vous sur le compte des Résumés, mais vous savez aussi que j'excepte M. Rabbe de cette plèbe d'écrivains ignorants et superficiels. Il est, lui, tout à fait à part, et je suis convaincu que vous le jugerez comme moi. En combattant quelquefois ses doctrines, vous admirerez toujours son talent.

A Adolphe de Saint-Valry.

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc*. C'est un homme d'un vrai talent, et il ne manque à ce talent qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même; il faut que votre poème se vende, et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires*, comme notre grand poète Soumet. Démontez le fait bien haut partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les

magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur la faite de la plus haute tourelle; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François 1^{er} a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu, mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 20, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR.

A Paul Foucher.

La Miltière, ce mardi 9 ou 10 mai [1825].

Je commence ceci, mon cher Paul, avec l'intention de t'écrire une des plus longues lettres que j'aie encore écrites depuis que je suis parti. Si par hasard elle ne répondait ni à ton attente, ni à la mienne, n'en accuse pas mon intention, mais bien je ne sais quelle cause imprévue qui sera venue me *couper ma satisfaction* et mon loisir. D'ailleurs nous nous verrons bientôt à Paris, et je te raconterai tout ce que je n'aurai pu t'écrire.

Je suis pour le moment dans une salle de verdure attenante à la Miltière; le lierre qui en garnit les parois jette sur mon papier des ombres découpées dont je t'envoie le dessin, puisque tu désires que ma lettre contienne quelque chose de pittoresque*. Ne va pas rire de ces lignes bizarres jetées comme au hasard sur l'autre côté de la feuille. Aie un peu d'imagination. Suppose tout ce dessin tracé par le soleil et l'ombre, et tu verras quelque chose de charmant. Voilà comme procèdent les fous qu'on appelle des poètes.

J'ai laissé ton aimable lettre à Blois, ce qui m'empêche d'y répondre en détail. D'ailleurs, tu m'y faisais plus de questions que ne t'en feront certainement les six pédants noirs de la Faculté lors de ta candidature au baccalauréat ès lettres de l'Université de Paris. Tu

* La croix et l'invitation au sacre.

* A travers les lignes de la lettre manuscrite sont tracés de grands traits en circonvolutions bizarres.

m'y parlais de la butte des Capucins et de Diane, et moi, pour te contrarier, j'ai bien envie de ne te parler que de Chambord et de Chabara.

Imagine-toi, mon cher Paul, que depuis que j'ai vu Chambord, je vais demandant à chacun : *Avez-vous vu Chambord ?* comme La Fontaine qui disait à tout passant : *Avez-vous lu Baruch ?*

A propos de La Fontaine, parlons du colonel Féraudy. Il t'aime toujours beaucoup, quoique tu te sois avisé de trouver un de ses vers faux, ce qui lui est sensible. Il fait toujours des fables : il en a même fait une en mon honneur où il me traite d'*animal*, et qui finit par un calembour. C'est une galanterie !

Adieu, mon cher Paul, embrasse bien tendrement ton bon père et ta bonne mère. pour mon Adèle et pour moi. Papa et sa femme et Didine leur disent, ainsi qu'à toi, mille choses affectueuses.

V.

A Monsieur le baron Taylor.

Mar 1, 18 octob 1 25

Avez-vous, mon cher collaborateur, promis ou destiné votre loge pour jeudi, et pourriez-vous, sans vous gêner le moins du monde, en disposer en faveur de ma femme ? elle a grande envie de voir Talma et M^{lle} Mars dans l'*École des Vieillards*, et les journaux l'annoncent pour jeudi prochain.

Quand donc viendrez-vous pour nous demander sans cérémonie votre part du dîner de ménage ? Vous savez le plaisir que vous nous ferez.

Personne ne vous est plus cordialement dévoué que moi.

VICTOR HUGO.

1826

A Lamartine.

Paris, 25 mai 1826.

Je vous ai écrit il y a déjà quelque temps, mon cher Lamartine, en vous envoyant un nouveau roman que je viens de publier et qui s'appelle *Bug-Jargal*. Mais vous n'étiez sans doute plus à Florence quand ma longue lettre y sera parvenue. Je vous y rappelais en outre la promesse que vous nous faisiez à Saint-Point, cet heureux jour que nous y passâmes près de vous, de donner votre nom et vos vers à notre *Album de quatre voyageurs*, en dédommagement de votre absence forcée. Aujourd'hui tout est prêt pour la publication de ce livre, la prose de Nodier et mes vers ; il ne lui manque plus que sa plus belle parure, et c'est de vous que nous l'espérons.

Notre libraire commun, Urbain Canel, a l'occasion d'aller à Dijon et se charge de vous remettre cette lettre. Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me dise comment vous vous portez, comment vont votre femme et votre charmante fille, si vous viendrez bientôt à Paris, et si vous nous porterez quelque belle méditation sur la montagne. Quant à ce dernier point, ne vous gênez pas surtout ; quelque précieuse que soit

pour nous votre coopération, notre amitié ne veut être ni importune, ni exigeante.

Je vous envoyais encore dans mon paquet pour Florence l'ode que je vous ai adressée en réponse à votre charmante épître, et qui ouvre le nouveau recueil que je vais publier. C'est une sorte de dédicace de tout le recueil. Venez, de grâce, la chercher à Paris. Elle paraîtra dans un mois.

Adieu, mon illustre ami, répondez-moi vite, et souvenez-vous toujours que rien n'égale mon admiration pour votre talent, si ce n'est ma tendre amitié pour votre personne.

VICTOR.

Ma femme se recommande au souvenir amical de M^{me} de Lamartine. Mille respects de ma part.

A Monsieur Henri de Latouche.

3 août 1826.

Je reçois une lettre qui m'étonne fort de votre part, mon cher monsieur de Latouche. Je n'y réponds même

que parce que vous étiez autrefois *mon cher Latouche*, et que j'espère que cette réponse pourra amener une réparation que je ne puis m'empêcher de désirer.

Je ne connais plus personne au *Drapeau Blanc*. Je ne connais de Z. que celui qui m'injurie assez agréablement au *Journal des Débats*.

Voilà les explications que je veux bien donner à notre ancienne amitié. Je suis fâché pour vous que vous les ayez jugées nécessaires.

VICTOR-M. HUGO.

A Monsieur V. P. l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches d'Angers, au bureau de ces affiches, chez M. Pavie, imprimeur du Roi,
à Angers.

13 décembre 1826.

C'est à vous sans doute, monsieur, que je dois l'envoi d'un numéro du *Feuilleton* d'Angers (2 décembre)

où il est parlé du recueil d'*Odes* et de *Ballades* que je viens de publier. Du moins, c'est à vous, monsieur, que je dois ce bienveillant article, et je me fais un devoir et une joie de vous en remercier.

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi de vous le dire, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchanté, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé.

Vous êtes, je le sens, monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas, mais que j'ai tant de plaisir à rencontrer quand une occasion fortuite se présente de leur serrer la main. En attendant que cette bonne fortune m'arrive à votre égard, recevez cette lettre comme un gage de ma vive et cordiale estime.

Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V. P.; elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire; mais, quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

1827

A Monsieur Victor Pavie.

Paris, 3 janvier 1827.

Votre lettre, monsieur, m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article; j'y ai trouvé le cœur d'un ami et l'âme d'un poète; les deux choses que j'aime le plus au monde.

Oui, monsieur, c'est une grande joie que de se voir compris, et de se voir compris par des hommes d'un esprit élevé. De tous les témoignages qui peuvent encourager et rassurer celui qu'une hasardeuse pensée entraîne vers un monde nouveau, la libre approbation de quelques hautes intelligences est le plus puissant.

Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe, la seule privilégiée que fasse la nature; vous avez ce *mens divinior* qui place l'homme au-dessus des hommes. Et quoique je connaisse encore bien peu

de lignes de votre plume, je n'aurais pas de peine à prophétiser votre avenir.

Vous êtes trop bon de vous occuper de mes opuscules; mais donnez-moi, je vous prie, occasion de m'occuper de quelque ouvrage de vous. Travaillez, de grâce. Que faites-vous? Vers quel but dirigez-vous la force intellectuelle que la Providence vous a donnée? Je présume que vous ne la laissez pas inactive. Confiez-moi tout cela; et pardonnez-moi de vous parler ainsi: Il doit y avoir entre nous confiance et liberté; nous sommes tous deux à peu près du même âge et de la même nature.

Et, pour vous le dire en passant, pourquoi ne feriez-vous point, par exemple, le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse? Moi, qu'une pensée, bonne ou mauvaise, entraîne plutôt vers les applications que vers les théories, je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, ce grand ouvrage, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi.

Au reste, monsieur, suivez librement la voie de votre organisation. Obéissez à votre démon. Vous avez

tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse la création et l'imagination qui la féconde.

Le chêne est en vous; laissez-le croître.

VICTOR HUGO.

Au moment de fermer ceci, je reçois mon *Feuilleton* d'Angers; où je lis la lettre que j'ai adressée à l'Académie provençale. Recevez, je vous prie, tous mes remerciements et transmettez-les à monsieur votre père. Vous serez bien aimable de me faire lire le *Feuilleton* d'Angers toutes les fois que vous y mettrez quelque chose de vous.

Mon adresse n'est pas 30 mais 90 [rue de Vaugirard].

A Monsieur Louis Pavie*.

Paris, 15 janvier 1827

C'est moi, monsieur, moi qui vous dois mille remerciements.

Vous voulez bien inscrire mon nom sur la liste des lecteurs d'un *feuilleton* de province qui vaut mieux que beaucoup de *feuilletons* de Paris. Vous faites plus encore: vous m'envoyez de vos ouvrages, pleins de maturité, de raison et d'esprit, et des vers de monsieur votre fils, tout étincelants de jeunesse et de poésie. Ce sont là encore de vos productions, monsieur, et je ne croirai point déplaire à votre légitime amour-propre de père et d'auteur en vous affirmant que, quelque remarquables que sont vos ouvrages, votre fils est encore le meilleur de tous. C'est du reste ce qu'on a dit d'Homère à propos de Virgile.

Dites bien, monsieur, à votre jeune aiglon, à votre Victor, qu'il est un autre Victor qui lui envierait bien, si l'envie se mêlait à l'affection, son beau chant sur David, *le Juif, la Mer et le Lac*, composition ingénieuse et inspirée, et surtout sa ravissante élégie de l'*Enfant aile*; son aile est faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil.

Si ses dix-huit ans accordaient quelque droit de conseil à mes vingt-cinq (car j'y touche), je n'aurais à lui présenter que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers, et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut

* Père de Victor Pavie.

changer de rythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme des résultats d'études, bonnes ou mauvaises, sur le génie de notre poésie lyrique. Chez lui, la pensée n'a rien à faire qu'à se développer librement. Je donne quelques conseils à l'artiste, mais je les soumets au poète.

Adieu, monsieur, recevez de nouveau l'expression de la reconnaissance et de la haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 7 février 1827.

Ne croyez pas, monsieur, je vous prie, que vos aimables lettres puissent jamais m'importuner. Bien au contraire, elles me rafraîchissent l'esprit. J'aime ces épanchements d'une âme jeune, ces confiances d'un cœur élevé et naïf. Les sept ans qui nous séparent me font presque vieux pour vous, et si votre amitié veut bien parfois accorder quelque déférence à la mienne, j'accepterai par le droit d'ainesse et non par le droit du talent.

Je ne vous ai point dit assez, je ne vous ai point dit au gré de mon cœur et de mon esprit, à quel point vos vers m'ont frappé. Ils ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée, ce caractère de grâce et de vigueur, ce mélange de jeunesse et de maturité qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. Vous êtes un de ces jeunes hommes du xix^e siècle qui étonnent par leur gravité et leur candeur les vieillards faux et frivoles du xviii^e. Vous me demandez une *direction*? C'est me demander ce qui dépasse ma force. Laissez faire votre pensée; laissez votre nature achever votre éducation: elle est déjà si admirablement commencée!

Vous ferez, monsieur, tout ce que vous voudrez. Je ne sache rien de grand et de fort que ne promettent vos premières poésies. Cet état même de transition où vous êtes et que vous peignez si bien annonce la crise d'une jeune imagination qui se développe puissamment.

Vous avez été assez bon pour citer mon nom dans un article du dernier *Feuilleton* où s'empreint votre originale pensée. Je vous remercie; vous voulez qu'aucun sentiment ne manque à mon affection pour vous; elle a commencé par la reconnaissance.

Adieu, monsieur. Je n'ai que ce conseil à vous donner : faites de beaux vers et d'excellente prose, et cette prière à vous faire : aimez-moi.

V. H.

Mes souvenirs, de grâce, à Monsieur votre père, et ne m'affranchissez point vos lettres; c'est un soin que mes amis ne prennent jamais.

A Victor Pavie.

Paris, 17 mars 1827.

Votre *Dernière feuille* est charmante. Vous y avez attaché de certains vers et un certain nom qui mourront comme elle; mais j'ai été, moi, bien touché de cette preuve d'amitié que me donne votre beau talent.

Et vous m'avez écrit une charmante lettre qui m'aurait consolé du *Globe* et de l'*Étoile*, si j'avais eu besoin d'en être consolé. Ce sont des gens qui m'attaquent, et qui ont leurs raisons sans doute. Je suppose que cela leur fait plaisir; pourquoi donc m'en affligerais-je? Je m'en réjouis, au contraire, puisque cela me vaut des lettres comme la vôtre.

J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne* qui ne vaut pas ce seul vers

C'était une feuille d'automne.

Adieu. Vous me promettez de m'écrire souvent. N'y manquez pas, de grâce. Votre amitié, votre poésie me rajeunissent. Vos lettres sont déjà plus qu'un plaisir pour moi.

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

20 mai 1827.

Vous êtes bien heureusement né, monsieur. Vous avez un talent fait pour honorer votre famille et une

famille faite pour comprendre votre talent. J'ai vu votre excellent père, et je ne saurais vous dire à quel point je l'ai aimé dès le premier jour. Il a quelque chose de si bon, de si cordial, de si bierveillant, que je ne pourrais souhaiter un autre protecteur aux premières années d'un talent précieux comme le vôtre. Bénissez Dieu tous les deux, il ne pouvait donner un meilleur fils à un meilleur père.

Votre père nous a quittés vite, trop vite, dites-le-lui bien. Mais aux regrets que nous a causés son départ il a voulu mêler une espérance, celle de vous voir bientôt. Votre aimable lettre la change en certitude, et la plus chère marque d'amitié que vous puissiez me donner, c'est de la réaliser bientôt. Vous ferez de belles choses partout, mais à Paris l'esprit a plus d'aliment : les musées, les galeries, les bibliothèques lui ouvrent de nouvelles sphères d'idées; enfin, tout ce qui s'acquiert est ici, et vous avez déjà tout ce que la nature donne.

J'ai été également enchanté de connaître M. David [d'Angers]. C'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. Il m'a fait voir son atelier, où abondent les belles choses.

Vous n'avez plus besoin maintenant que je vous dise de m'écrire. Vous savez que je vous aime. Dites à votre bon père que le plus sûr moyen de doubler le plaisir que me fera votre arrivée à Paris, c'est de venir avec vous.

Votre ami,

V. H.

A M. Louis Pavie.

26 mai 1827.

Après les beaux vers que votre Victor vient de m'adresser, je me ferais conscience de lui envoyer directement mes remerciements et mon admiration en vile prose; ce serait lui donner du plomb en échange de son bronze et de son or. Permettez donc que ce soit dans votre cœur de père que je dépose mes sentiments de frère et d'ami. Dites à votre Victor qu'il souffre que je le remercie en vous; vous lui transmettez ces témoignages trop faibles de mon profond attendrissement, et ils auront plus de douceur en passant par votre bouche.

Oui, monsieur, ce sont de bien beaux vers, pleins de feu, d'éclat et de grandiose. Nous devons être fiers tous deux de ces vers, vous comme le père, moi

comme le frère du poète. Je suis bien orgueilleux que cette ode jeune et véhémement me soit adressée, mais j'aurais plus d'orgueil encore si mon nom, au lieu d'être en tête, était en bas.

Je n'aurais peut-être pas dû, monsieur, louer tant ces vers où je suis trop loué. Mais c'est une erreur de l'amitié qui a donné mon nom pour titre à cette ode. Ce n'est pas à Victor Hugo qu'elle s'adresse, c'est à un poète de génie digne d'inspirer un chant si élevé, et moi je ne suis digne que de l'admirer.

Adieu, monsieur; adieu, heureux père. Embrassez bien votre fils pour moi, en attendant que je puisse l'embrasser pour vous.

A vous bien cordialement,

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 24 septembre 1827.

Il est vrai, monsieur, que l'état de plus en plus désespéré de ma belle-mère nous livre à de bien cruelles préoccupations, mais il n'a pu me rendre insensible aux deux aimables lettres que j'ai reçues d'Angers depuis votre départ.

Il est impossible, en quelque situation de la vie que

je me trouve, que je reçoive sans émotion et sans reconnaissance un souvenir de votre bon père et de vous. Loin de là, l'affliction dispose à l'amitié.

Vous avez publié dans le *Feuilleton d'Angers* deux articles excellents. Vous comprenez les arts en poète, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et de mûr.

Delacroix est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Il m'a chargé de vous remercier. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province.

Paul est on ne peut plus touché de ce que vous lui dites d'amical et de fraternel; il vous écrira un de ces jours. Son drame sera joué dans six semaines; vous manquerez à ce pauvre Paul pour l'applaudir ou pour le consoler.

Dans quinze jours, vous recevrez *Cromwell*. Il ne me reste plus qu'à écrire la *préface* et quelques *notes*. Je ferai tout cela aussi court que possible; moins de lignes, moins d'ennui.

Adieu, mais revenez-nous bientôt. Dites à votre excellent père que nous vous voulons absolument pour l'époque du Salon. Il faut aussi que je cause avec vous des monuments gothiques d'Angers. Je vois avec joie que la contagion d'architecture vous a gagné. C'est si beau!

Adieu encore. *Vale et me ama.*

Votre frère aîné,

VICTOR.

1828

A Victor Pavie.

5 janvier 1828.

Vous avez beau m'y louer, mon jeune et bien cher ami, et m'y trop louer, je n'en crierai pas moins jusque sur les toits que votre article est admirable, et qu'il est triste (je ne dis pas pour moi, que suis-je? mais pour les lettres) qu'un si profond et si élevé morceau de critique s'imprime dans le coin d'une province, tandis que MM. R. et Compagnie déposent leur nullité en quatre colonnes dans un journal qui se multiplie à

quinze mille exemplaires et parle à cinq cent mille hommes dans les deux mondes. Que voulez-vous!

Toutes les personnes qui ont déjà lu votre premier article sur le *Cromwell* sont dans le ravissement : David, Sainte-Beuve, Paul [Foucher] en radotent. Je vais le faire lire à Émile Deschamps et à Ch. Nodier. Sainte-Beuve a fait aussi, lui, deux bien remarquables articles sur ce pauvre livre; on les a refusés au *Globe*, dont les prosaïstes me gardent rancune. Vous voyez qu'il y a de l'intolérance jusque chez les philosophes, et de la *censure* même chez les démocrates. Que voulez-vous encore?

J'ai mille vœux de bonheur à vous envoyer; car il n'y a rien à vous souhaiter du côté du talent. Soyez donc toujours l'orgueil de votre respectable père, et

quant à moi je me fais un souhait de bonne année, c'est que vous veniez me voir en personne. Parlez-en, de grâce, à M. Pavie. *Ora pro nobis.*

V. HUGO.

A Victor Pavie.

23 janvier 1828.

Nos lettres se croisaient, mon poète. A l'heure où je lisais votre *gentil message*, vous lisiez, vous, mon griffonnage inextricable, mais n'importe ! votre amitié, n'est-il pas vrai, me devine quand vos yeux ne peuvent me déchiffrer, et, quand je vous écris, si la plume est mauvaise, le cœur est bon.

Savez-vous que je m'en veux de vous avoir écrit toute une page sans vous avoir dit encore que votre deuxième article est plus beau, s'il est possible, que le premier ; que vous êtes déjà mûr pour n'avoir que vingt ans !

Quelle verve ! quel éclat de style et d'idées ! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre article ; il le sait par cœur, à la lettre, et le récite à tout le monde.

Il ne s'est pas fait en France de si remarquable article que le vôtre sur ce *Cromwell* ; il n'y a que les hauts articles des *Reviews* anglaises qui soient dignes d'être lus après les vôtres.

Pardon pour mon gâchis. Vous savez que notre David va tout à fait bien, qu'il sort, qu'il se promène au soleil et qu'il va reprendre ses travaux. Je le vois tous les jours, pour le voir et pour causer de Victor d'Angers. Mille souvenirs de ma femme et de moi à votre excellent père. Je viens de marier mon frère aîné ; quand vous serez marié, j'aurai une belle-sœur de plus.

VICTOR.

A Victor Pavie.

Paris, 29 février [1828].

Je ne vous ai pas encore remercié, mon jeune poète, de votre bonne lettre, de la lettre de votre excellent

père. Je sais que vous êtes tous deux pleins d'indulgence pour moi comme pour mes œuvres, et mon deuil profond, mon deuil inconsolable ne m'excuse que trop près d'amis tels que vous. J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un être noble et bon, qui mettait en moi un peu d'orgueil et beaucoup d'amour, un père dont l'œil ne me quittait jamais. C'est un appui qui me manque de bien bonne heure ! Oh ! mon bien cher Victor, priez Dieu qu'il vous laisse longtemps votre père !

Vous savez la petite infortune advenue à Paul [Fou-cher]. C'est un bien petit malheur près d'un bien grand. J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence. D'ailleurs, c'est moi qui lui avais porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contre-coup. C'est une malheureuse petite intrigue classique qui ne vaut pas, du reste, la peine qu'on en parle.

Adieu, mon poète. Comment en êtes-vous encore à me demander une place dans mon amitié ? N'êtes-vous pas déjà de mes vieux amis ? La perte de mon père me laisse un vide immense et profond ; mais vous êtes de ceux qui le rempliraient s'il pouvait être rempli.

Votre frère,

VICTOR.

A Victor Pavie.

Paris, 17 juillet 1828.

Vous êtes en droit de m'en vouloir, mon poète, car depuis les longues semaines que vous nous avez quittés, comment ai-je répondu à votre correspondance, à votre charmante lettre, et à cette autre correspondance imprimée qui m'a apporté tour à tour votre bel article de la *Ronde du Sabbat*, les remarquables strophes sur *Smarra*, et enfin l'excellent morceau sur le *Faust* des deux grands poètes, Gœthe et Delacroix.

Ne me croyez pas pourtant, cher ami, aussi coupable que je le parais. J'ai des épreuves à corriger, des visites à recevoir, de gros livres à lire, des affaires à suivre ; j'ai écrit, ce mois-ci, trois lettres à des notaires et avoués. Jugez quelle fatigue il y a dans tout cela ! Et, puis, la meilleure raison, c'est que je suis paresseux.

Vous êtes indulgent, vous, et vous voudrez bien m'aimer comme cela ; et penser qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé de Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore de celles auxquelles je réponds le plus vite.

Vous occupez-vous, comme vous nous l'avez promis, de la petite maison gothique près d'Angers? De grâce, envoyez-moi, dans votre prochaine lettre, des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous.

Sainte-Beuve vient de publier son livre, qui est excellent. Boulanger va vous envoyer sa *Saint-Barthélemy*, qui est magnifique. Vous voyez que Paris pense à Angers.

Adieu, adieu. Paul se plaint de la rareté de vos lettres. Il a raison : elles sont rares de toutes manières. Adieu. Mille choses de nous tous à vous tous.

VICTOR.

A David d'Angers.

Paris, ce samedi matin... [1828].

Voyez, cher ami, si ce n'est pas une fatalité! Ma femme, qui se porte bien toute l'année, s'avise d'être incommodée aujourd'hui, et incommodée de la seule incommodité peut-être qui puisse altérer *un profil*. Elle a horriblement mal aux dents et, en outre, les lèvres enflées et cuisantes. Vous n'auriez donc aujourd'hui qu'un modèle souffrant et défiguré. Or, je me souciais fort peu de vous prévenir de ce contre-temps, tenant beaucoup à la joie de vous voir aujourd'hui, et prévoyant que cette lettre nous en priverait peut-être, mais ma femme me rappelle combien votre temps est précieux, et mon égoïsme cède. Venez pourtant, n'est-ce pas, si vous pouvez, et n'oubliez pas que personne ne vous admire plus que moi, parce que personne ne vous aime davantage.

VICTOR HUGO.

P. S. — Ma femme compte bien qu'il ne sera plus question de son bobo lundi.

A David d'Angers.

Ce 17 cc'obre 1828.

J'ai, cher ami, une lettre de M. de Belleyme qui nous donne entrée à Bicêtre pour le 22, jour du ferre-

ment de la chaîne. Si vous avez un moment, venez me voir sous peu, que nous convenions de la marche que nous suivrons.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Je rouvre ma lettre pour vous remercier mille fois, autant de fois que c'est admirable*.

A David d'Angers.

Ce 1^{er} novembre 1828.

Je suis bien contrarié, cher ami; une affaire pressante a forcé Lamartine de partir inopinément avant-hier. Il est vrai qu'il reviendra au mois de janvier passer trois mois à Paris et qu'il compte bien que vous serez toujours dans les mêmes dispositions à son égard; mais c'est une chose dure pour moi que d'attendre deux mois un de vos chefs-d'œuvre.

Sans adieu. J'espère bien toujours vous servir de satellite ce soir, si je ne suis pas trop enroué. A quelle heure vous attendrai-je, à propos?

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

A Monsieur le baron Taylor.

Ce samedi 13.

Mon cher Taylor, il vient de se faire une tragédie dans ma famille, et je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire qu'elle n'est pas de moi.

Je n'eus jamais prétentions si hautes!

C'est mon jeune beau-frère, qui, soit dit en passant, pousse l'attachement pour vous jusqu'à la passion, c'est Paul qui est le coupable.

Or, je ne vous ferai pas ici l'éloge de cette tragédie, parce qu'il serait tout-à-fait suspect dans ma bouche; mais je ne croirai point m'aventurer en affirmant qu'elle n'a rien à céder à bon nombre de celles qui de temps

* Le médaillon du poète.

immémorial sont reçues, montées, représentées et applaudies aux Français.

Seriez-vous donc maintenant assez bon pour nous indiquer quelle serait la marche la plus courte à suivre pour faire arriver *notre* tragédie au comité des Français, Le jeune poète désirerait fort être dispensé, s'il est possible, de la formalité de l'examen préalable, mais il faut d'abord que cette dispense ne viole en rien l'usage établi.

Si vos nombreuses et importantes occupations vous permettaient par aventure de prendre connaissance de la pièce avant qu'elle ne fût présentée, il est inutile de vous dire que vos conseils seraient reçus par Paul avec reconnaissance et avec bonheur.

Le sujet de l'ouvrage est *Côme de Médicis*.

Je dois ajouter, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, qu'il n'y a pas dans la pièce une idée, un vers, un mot qui vienne de moi.

Adieu, mon cher et noble ami, mille pardons d'une importunité qui vous aurait donné l'ennui de ma visite, si la route était plus praticable de mon pôle arctique de la rue de Vaugirard à votre pôle antarctique de la rue de Bondi.

Tout à vous, partout et toujours.

VICTOR HUGO.

1829

A Victor Pavie.

3 avril 1829.

Vous allez donc enfin nous revenir, mon jeune et cher poète! C'est une agréable et douce nouvelle au milieu de mes chagrins de famille. J'aime bien votre lettre, mais j'aimerais encore mieux vous.

J'ai vu ce méchant portrait dont vous me parlez; il me semble qu'on m'a flatté et qu'on m'a gâté; c'est un joli garçon, tradition populaire. Au demeurant, vous en avez eu pour votre argent. Je demande toujours le vôtre à David, et je le gronde de ne l'avoir pas encore *publié* pour vos amis. Savez-vous qu'il y a dans le dernier *Feuilleton* une ballade qui est un petit chef-d'œuvre? Faites-en mes compliments à M. V. P. On dirait une de ces vieilles et admirables compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt.

A propos de grands peintres, ne croyez pas, je vous prie, sur la foi de quelques feuilletonnistes stupides, au premier rang desquels je mets sans balancer *le Globe*, ne croyez pas que Delacroix ait failli. Son *Sardanapale* est une chose magnifique, et si gigantesque qu'elle échappe aux petites vues. Du reste, ce bel ouvrage, comme beaucoup d'autres ouvrages grands et forts, n'a point eu de succès près des bourgeois de Paris : *sifflets des sots sont fanfares de gloire*. Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il n'ait pas mis le feu à ce bûcher : cette belle scène serait bien plus belle encore si elle avait pour base une corbeille de flammes. Quant à la

Sainte Thérèse de M. Gérard, c'est mieux que son *Canning*, sans doute, mais souvenez-vous que M. de Ch. [ateaubriand] se connaît peu en peinture : ses éloges sont tout simplement son remerciement.

Vous me dites de vous parler de moi. Hélas! pour le moment, ce serait vous parler d'avoués, de commissaires-priseurs, de scellés, d'inventaires, etc. Qu'il est triste de penser que les chagrins deviennent si vite des affaires! Je corrige les épreuves d'une 4^e édition des *Odes et Ballades*. Adieu, mais venez vite avec votre bon père.

Vale et me ama.

V. H.

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur,
en son hôtel, rue de Grenelle.

2 août 1829.

Monseigneur,

M. Brifaut me fait part, comme vous lui en avez donné commission, de ce que Votre Excellence lui a dit hier matin touchant ma pièce*. Il y a dans les dis-

* Il s'agit de *Marion de Lorme* que voulait supprimer, et que supprima la censure.

positions où il vous a trouvé pour moi quelque chose de si inattendu que je demande à Votre Excellence la permission de ne point les considérer comme définitives. J'ose croire que d'autres conseils prévaudront dans votre esprit si éclairé et d'ordinaire si bienveillant pour les lettres, et que vous ne prendrez pas une décision contraire à mes intérêts, et souffrez, Monseigneur, que j'ajoute, aux vôtres.

Je suis avec respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

VICTOR HUGO.

A M. le baron Taylor.

13 août 1829.

J'ai vu ce matin M. de La Bourdonnaye. La pièce sera décidément arrêtée, interdite, prohibée. Venez, mon ami. Je vous conterai tout cela.

VICTOR.

Ce jeudi.

A Monsieur de La Bourdonnaye,
Ministre de l'Intérieur.

Paris, le 14 août 1829.

Monseigneur,

Je suis profondément touchés des bontés du roi.

Mon dévouement au roi est en effet, sincère et profond. Ma famille; noble dès l'an 1531 est une vieille servante de l'État. Mon père et mes deux oncles l'ont servi quarante ans de leur épée. J'ai moi-même peut-être été aussi assez heureux pour rendre quelques obscurs services au roi et à la royauté. J'ai fait vendre cinq éditions d'un livre où le nom de Bourbon se trouve à chaque page.

Monseigneur, ce dévouement est tout désintéressé. Il y a six ans le feu roi daigna m'accorder, par ordonnance royale, et en même temps qu'à mon noble ami,

* En compensation de la suppression de *Marion de Lorme*, le ministre avait voulu porter la pension de Victor Hugo de 2,000 francs à 6,000 francs.

M. de Lamartine, une pension de 2.000 francs sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur. Je reçus cette pension avec d'autant plus de reconnaissance que je ne l'avais pas sollicitée.

Monseigneur, cette pension, si modique qu'elle soit, me suffit. Il est vrai que toute la fortune de mon père, à peu près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. Il est vrai que j'ai une femme et trois enfants. Il est vrai que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante. C'est pourquoi cette pension de 2,000 francs, qui m'est précieuse surtout comme gage des bontés du roi, me suffit.

Il est vrai pourtant encore que, vivant de ma plume, j'avais dû compter sur le produit légitime de mon drame de *Marion de Lorme*. Mais puisque la représentation de cette pièce, œuvre cependant toute de conscience, d'art et de probité, paraît dangereuse, je m'incline, espérant qu'une auguste volonté pourra changer à cet égard. J'avais demandé que ma pièce fût jouée; je ne demande rien autre chose.

Veillez donc, Monseigneur, dire au roi que je le supplie de permettre que je reste dans la position où ses nouvelles bontés sont venues me chercher. Quoi qu'il advienne, il est inutile que je vous en renouvelle l'assurance, rien d'hostile ne peut venir de moi. Le roi ne doit attendre de Victor Hugo que des preuves de fidélité, de loyauté et de dévouement.

Je désire, Monseigneur, que Votre Excellence veuille bien mettre cette lettre sous les yeux du roi, avec l'hommage de ma vive gratitude et de mon profond respect.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A Charles Nodier.

2 novembre 1829.

Et vous aussi, Charles!

Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu la *Quotidienne* d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de rencontrer votre appui pour mes ouvrages. Je ne m'en plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié publique avec un homme qui, n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines

de calomnies et de persécutions ? J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée, et, vous aimant pour vous-même, j'ai trouvé cela bien.

Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela ; car, après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement, comme une secousse électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

Et quel moment avez-vous pris pour cela ? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant dans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calomnies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses, le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris poste dans presque tous les journaux. Ah ! Charles ! dans un instant pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose ? pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à lord Byron ! Mais, Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment ?

Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous ? une amitié comme la mienne pour vous est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis, je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis ; je sens le coup d'épingle d'un ami.

Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours, mais qu'importe ! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

VICTOR.

A M. le baron Taylor.

3 novembre 1829.

Sur ma réclamation, M. de La Bourdonnaye m'écrit, mon cher Taylor, que *Hernani* a été rendu au théâtre le 31 octobre. Est-ce que cela est vrai et possible ? Et comment n'en saurais-je rien ? Vous seriez bien bon de m'écrire un mot qui me dit *oui* ou *non*, ou mieux encore, de me venir voir cinq minutes un de ces matins.

Votre ami,

V. H.

A Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 18 décembre 1829.

Que vous êtes bon, mon ami, de vous souvenir toujours un peu de moi, qui ai l'air de vous oublier tous ! C'est que vous savez bien que je n'en ai que l'air. Vous avez quelque chose qui vous dit au fond du cœur qu'il est impossible que le mien change. Et puis vous êtes indulgent, et c'est en cela que vous êtes un véritable ami. Vous me savez obéré, écrasé, surchargé, étouffé. La Comédie-Française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute..., par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie ; le moyen d'être tout à ses amis quand on n'est pas même à soi ! Du moins, si je leur écris peu, je les aime toujours, et vous êtes des plus chers, des plus anciens, des plus désirés. Allez ! vous êtes au port, tenez-vous-y ! Moi, je nage, je lutte, je remonte le courant. Vous vous y laissez aller. C'est vous qui êtes le sage et l'heureux.

VICTOR.

A Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

5 janvier 1830.

J'ai l'honneur d'exposer à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur les faits qui suivent :

Lorsqu'au mois de juillet dernier, la Comédie-Française voulut monter le premier drame que j'ai destiné au théâtre, *Marion de Lorme*, je demandai à M. de Martignac, alors ministre, d'être exempté de la juridiction censoriale et de n'avoir à subir d'autre examen que la censure même du ministre, faveur qu'il avait déjà accordée à plusieurs auteurs dramatiques. Voici de quelle façon je lui expliquai et verbalement et par écrit le tort qu'il pourrait me faire en livrant ma pièce aux censeurs.

« Les censeurs dramatiques sont tous pris dans les rangs littéraires qui nous sont opposés; ce qui honore le parti de la liberté de l'art, auquel je me fais gloire d'appartenir. (Non que je veuille faire rejaillir sur toute l'ancienne école la faute de quelques-uns de ses membres, mais c'est un fait que je constate en passant.) Or, ces censeurs, auteurs dramatiques pour la plupart, tous défenseurs intéressés de l'ancien régime littéraire en même temps que de l'ancien régime politique, sont mes adversaires, et, au besoin, mes ennemis naturels. Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre non représentée? C'est tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus incertain au monde. Une scène, un vers, un mot divulgué et travesti d'avance, peuvent, tous les théâtres le savent, tuer une œuvre dramatique avant même qu'elle ait vécu. D'où il résulte que la censure, qui est une vexation odieuse pour toutes les écoles, est, pour nous hommes de la liberté de l'art, quelque chose de pire encore, un piège, une embûche, un guet-apens. Il m'importerait donc bien que cinq ennemis avoués ne fussent pas, avant la représentation, dans le secret de ma pièce, et ne pussent en révéler d'avance les détails aux cabales intéressées à bien diriger leurs coups. Dans ma position, la pire de toutes les cabales, c'est la censure. »

Voilà ce que je disais au ministre d'alors. Ce qu'il avait accordé à d'autres, il jugea à propos de me le refuser. Ma demande fut rejetée.

Seulement, le ministre consentit à ne livrer *Marion de Lorme* qu'à un seul censeur et me laissa le choix de ce censeur unique, que je n'eus pas cependant la faculté de choisir hors du bureau de censure. Je désignai un homme de lettres qui me parut offrir le plus de garan-

ties, et avec qui j'avais eu des relations amicales *avant qu'il fût censeur*. Cet *examineur*, comme il s'appelait, me lit de mes défiances contre la censure un reproche presque tendre. — Il concevait, disait-il, tous les inconvénients, tout le danger, de vers divulgués, colportés, mutilés, parodiés, avant la représentation d'un ouvrage dramatique; mais mes préventions contre la censure m'entraînaient trop loin. Les examinateurs dramatiques, continua-t-il, ne sont plus hommes de lettres. Chargés d'un rôle tout officiel, occupés seulement d'extirper les allusions politiques, ils ne savent pas, ils ne doivent pas même savoir la couleur littéraire de l'ouvrage qu'ils censurent. Hors de l'affaire ministérielle, ils n'ont rien à voir. Le censeur qui méchamment divulguerait les détails de l'ouvrage qu'il a censuré, ne serait, et je cite ses propres expressions, ni moins indigne, ni moins odieux que le prêtre qui révélerait les secrets du confessionnal.

Voilà ce que me disait mon censeur d'alors. Certes, ce langage eût rassuré de moins entêtés que moi sur le compte des hommes et des choses de police. Cependant, M. de La Bourdonnaye survint au ministère et *Marion de Lorme* fut proscrite. Fidèle à mes travaux de conscience et d'art, je tâchai de réparer de mon mieux le tort que me faisait le ministre. Je fis *Hernani*. La Comédie-Française mit sur-le-champ ce drame à l'étude. Il fallut le soumettre à l'examen du pouvoir. Je n'ai aucune faveur à demander au ministère actuel, j'envoyai donc mon drame à la censure, la prenant telle qu'elle est sans réclamations, ni précautions, mais non sans défiance. Je me rappelais les protestations du censeur de *Marion de Lorme*, et je me disais, sans cependant trop y croire, qu'il existe peut-être des gens qui savent faire honnêtement un métier peu honnête.

Or, depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont, du reste, pris à peine le souci de se cacher; ils ont fait la chose en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons.

Il me revient de toute part (et il s'est formé à cet égard une sorte de notoriété publique) que des copies

frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière.

Or, tout ceci est grave.

Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures et souvent sans appel.

Maintenant d'où peuvent venir ces menées? Sur quel manuscrit d'*Hernani* ont pu être faites ces parodies, ces contrefaçons avec variantes, ces copies frauduleuses, ces furtives lectures? Je prie le ministre de faire attention à ceci.

Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre; c'est celui sur lequel on répète tous les jours. Dès que la répétition est terminée, ce manuscrit est renfermé sous triple clef. Personne au monde ne peut en avoir communication. Le secrétaire de la Comédie-Française, auquel, dès la réception de la pièce, les plus sérieuses recommandations ont été faites, le tient secret sous la responsabilité la plus sévère. L'autre manuscrit est à la censure.

Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir? je le demande de nouveau. Du théâtre dont elles ébranlent les espérances, dont elles ruinent les intérêts, du théâtre où la circonspection la plus complète est observée, du théâtre où la chose est impossible, — ou de la censure?

La censure a un manuscrit, un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit pour son bon plaisir. Elle en peut faire ce qu'elle veut. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Je prie Son Excellence le Ministre de l'Intérieur de recevoir l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Son très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

A M. Paul Lacroix.

27 février [1830], minuit*.

Mille fois merci, cher et bien excellent ami. Je vous reconnais bien à tout ce que vous faites pour moi. Je

* En rentrant de la seconde représentation d'*Hernani*.

vous aurais voulu ce soir au théâtre. Vous auriez ri. La cabale classique a voulu mordre, et a mordu, mais grâce à nos amis elle s'y est brisé les dents. Le 3^e acte a été rudoyé, ce qui sera longtemps encore, mais le 4^e a fait taire, et le 5^e a été admirablement, mieux encore que la première fois. M^{lle} Mars a été miraculeuse. On l'a redemandée, et saluée, et écrasée d'applaudissements. Elle était enivrée.

Voilà, je crois, qui ira. Les deux premières recettes ont déjà 9,000 francs, ce qui est sans exemple au théâtre. Ne nous endormons pas pourtant. L'ennemi veille. Il faut que la troisième représentation les décourage, s'il est possible. Aussi, au nom de notre chère liberté littéraire, convoquez pour lundi tout notre arrière-ban d'amis fidèles et forts. Je compte sur vous pour m'aider à arracher cette dernière dent au vieux péage classique. A mon aide, et avançons!

Je suis assailli de libraires. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuerait-il bien fort, cher ami, de me rendre ce service? en auriez-vous le temps? êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus.

Dites à votre excellent frère que je compte sur lui pour lundi, quoique *Hernani* doive terriblement l'ennuyer. Il s'agit de la grande question, et non de moi.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

Mettez mes hommages respectueux aux pieds de M^{me} Lacroix.

A Monsieur le baron Taylor.

11 mars 1830.

La représentation de ce soir a été vivement défendue et applaudie, mon cher Taylor, et c'est grâce au parti que j'ai dû prendre de ne pas diminuer le nombre de mes billets. Il faudrait du reste que je vous visse à ce sujet. Les acteurs sont tous unanimement d'avis que ce serait une grave imprudence de me restreindre du côté des billets que je donne. Notez que ce sont toujours les mêmes amis qui viennent, et que cela, par conséquent, ne peut nuire aux recettes, qui se maintiennent toujours au delà de 4,000 francs malgré vent et marée, ce qui est admirable. Tâchez donc de trouver

un moment pour venir causer de tout cela avec moi. J'irais bien vous chercher, mais j'ai mille soins qui me clouent chez moi jusqu'à six heures tous les jours. Du reste, en attendant que je vous voie, je prendrai toujours les mêmes mesures, n'est-ce pas, que pour les représentations passées?

Votre ami,

V. H.

10 mars minuit.

Si vous avez quelque indice... billets de moi mal distribués, mettez-moi sur la trace; vous me rendrez service ainsi qu'au théâtre.

Je compte sur votre loge pour lundi. N'oubliez pas que cela n'importe pas moins au théâtre qu'à moi.

A Armand Carrel.

Ce 15 mars 1830.

J'avais travaillé cette nuit jusqu'à cinq heures du matin et je dormais profondément quand M. Armand Carrel est venu. Je regrette bien qu'on ne m'ait pas réveillé, et je le regrette non pour M. Carrel, mais pour moi. Je suis trop morose et trop timide à la fois pour que personne ait jamais grand souci de me connaître et pour que j'aie de mon côté grande envie de connaître les autres. Cependant ces occasions de rencontres avec d'autres hommes, que j'évite volontiers par goût de solitude et par tristesse de caractère, je les ai toujours désirées avec M. Carrel. Je ne vois pas pourquoi je n'en conviendrais pas ici, quelque avantage que cet aveu lui donne sur moi. Tout ce que je sais de lui, soit par ses ouvrages, soit par ses amis, la nature âpre et forte de son talent et de son caractère, cette vie pleine d'honneur et de courage, de si bonne heure disputée aux tribunaux politiques, tout, jusqu'à cette seule fois où j'ai causé avec lui chez Rabbe et où j'ai eu, m'a-t-on dit, le malheur de le blesser, animés que nous étions tous deux alors d'exaltation politique bien contraire, tout cela m'a inspiré depuis longtemps pour M. Carrel une de ces fortes sympathies qui d'ordinaire se résolvent tôt ou tard en amitié.

Et après tout, si opposés que nous puissions aujourd'hui nous sembler l'un à l'autre, peut-être y a-t-il entre nous plus d'analogie que M. Carrel ne le croit ui-même. J'ai lutté pendant qu'il luttait; tandis qu'il remontait le courant politique, je remontais, moi, le courant littéraire. Nous avons été en quelque sorte

proscrits en même temps. Seulement son affaire a été plus sérieuse que la mienne, et partant bien autrement belle. Je n'ai été mis hors la loi que par l'Académie.

Voilà du reste huit ans que je supporte la chaleur du jour, huit ans que je poursuis ma tâche, sans m'en laisser distraire par le soin de ma défense personnelle contre mille attaques qui n'ont cessé de pleuvoir sur moi chaque jour. A une époque où tout se fait par les salons et par les journaux, j'ai commencé et continué ma route sans un salon, sans un journal. Toute mon affaire a été de solitude, de conscience et d'art. Et je prie M. Carrel de faire attention à ceci : destiné à une grande fortune sous l'Empire, l'Empire et la fortune m'ont manqué. Je me suis trouvé à vingt ans marié, père de famille, n'ayant pour tout bien que mon travail et vivant au jour le jour, comme un ouvrier, tandis que Ferdinand VII mangeait mon revenu englobé dans les siens par le séquestre. Or, depuis cette époque, et la chose est peut-être assez rare pour que je m'en glorifie, obligé de vivre et de faire vivre les miens avec ma plume, je l'ai maintenue pure de toute spéculation, libre de tout contrat mercantile. J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie. Pauvre, j'ai cultivé l'art comme un riche, pour l'art, avec plus de souci de l'avenir que du présent. Obligé par le malheur des temps de faire à la fois une œuvre et une besogne, je puis dire que jamais la besogne n'a taché l'œuvre.

Voilà ce que j'eusse dit, avec détail et parce qu'un homme comme lui en vaut la peine, à M. Armand Carrel, si j'avais eu l'honneur de le voir. Il est du reste la première personne pour qui j'aie entr'ouvert de la sorte la porte de ma vie intérieure, et je le prie, quoi qu'il pense de cette lettre, de la tenir secrète entre nous deux.

Quant à *Hernani*, nous en voilà maintenant bien loin, nous voilà, ce me semble, bien plus haut. Je m'occupe beaucoup plus dans cette affaire de M. Armand Carrel que du *National*. Je sais que les journaux peuvent nuire ou servir matériellement; mais voilà ma vie assurée pour dix-huit mois, et par conséquent le côté matériel de l'affaire m'inquiète peu. Je ne suis pas fâché du reste, en y réfléchissant, de n'avoir point vu M. Armand Carrel puisqu'il a encore un article à faire. Je n'aurais pas voulu qu'il me supposât l'intention de l'influencer, et j'espère qu'il n'en a pas eu la pensée. Plus tard, s'il le veut bien, j'irai le chercher, et, quel que soit son article, lui serrer la main.

Quel que soit son article, dis-je, car je lui en saurai toujours un gré extrême. Sévère, il me plaira par sa franchise; bienveillant, rien ne saurait m'être plus précieux, car l'estime d'un homme supérieur redonne force et courage contre les hommes médiocres.

VICTOR HUGO.

MM. Abel Desjardins, Lacan, Duberthier, Doudeau,
Méchain, étudiants en droit*.

16 mars 1830.

De grand cœur, messieurs; toutes les âmes jeunes sont généreuses, c'est à elles de décider entre mes ennemis et moi. Je me mets avec confiance entre vos mains.

VICTOR HUGO.

2^e GALERIE
—
Cinq entrées

Entrée par la petite porte
à côté de M^{me} Chevet,
entre quatre et cinq heures.

A Charles Nodier.

Ce 28 juillet 1830, au matin.

Le bon Dieu vient de m'envoyer un grand bonheur, cher Nodier; ma femme est heureusement accouchée cette nuit d'une grosse fille joufflue et bien portante. Prenez donc votre part de cette joie comme je veux prendre la mienne de toutes les vôtres.

Informez M^{me} Nodier de notre bonheur, et dites à M^{lle} Marie qu'il lui est né une petite sœur.

Adieu, mon ami, que j'espère bientôt voir. Je suis bien content de ma petite fille. Voilà enfin un de mes ouvrages qui promet de vivre.

VICTOR.

A Charles Nodier.

4 août [1830**].

Merci, et merci mille fois, cher ami. Nous sommes tranquilles; tout va bien jusqu'ici et tout ira bien, je l'espère. La population de Paris se conduit admirable-

* Ces jeunes gens avaient demandé à Victor Hugo des entrées pour une des tumultueuses représentations d'*Hernani*.

** Après la révolution de Juillet.

ment, mais il faut se hâter d'organiser quelque chose. Embrassez pour moi tous les vôtres.

Votre ami à toujours.

VICTOR H.

A Monsieur Adolphe de Saint-Valry.

Paris, 7 août 1830.

Merci, cher ami, de votre bonne et amicale lettre. Voilà comme il faut toujours nous écrire et toujours nous aimer. Entre vieux amis comme nous, on n'en est pas aux coquetteries, mais aux bonnes, solides et cordiales affections. Nous n'avons eu du reste qu'à nous louer de votre excellente mère. Elle m'a offert l'hospitalité chez elle, mais je n'ai pas dû accepter, et je n'ai pas accepté. Nous étions toute une maisonnée : trois enfants, deux domestiques, une femme prête à accoucher. Trop est trop, et raisonnablement nous ne pouvions descendre qu'à l'auberge. Et puis votre petite ville de Montfort-l'Amaury est si étrange que je ne sais pas en conscience (ceci entre nous et pour en rire) si je n'aurais pas un peu compromis votre bonne mère avec ma double réputation de libéral politique et de libéral littéraire. Savez-vous que ces braves gens en sont encore à la lune de miel royaliste de 1815, et que quand ils ont dit que M. un tel est libéral, ils ont dit leur plus grave injure et sont au bout de leur indignation? Jugez ce qu'ils devaient penser de moi, — de moi qui venais interrompre brutalement leurs embrassades et leurs congratulations des ordonnances Polignac en leur disant : Paris a jeté bas les faiseurs de coup d'État. Plus de Polignac, plus même de Bourbon! et ministère et dynastie, l'un coupable, l'autre aveugle, n'ont que ce qu'ils méritent! — C'était tomber au milieu d'eux comme une bombe de Paris, comme un drapeau tricolore, comme un bonnet rouge. Je ne sais vraiment pas si je n'ai point dû avoir quelques craintes; on m'avertissait dans l'oreille de *ne pas parler*, d'être prudent. C'était risible. Vous comprenez maintenant que si j'étais descendu chez votre mère, elle était perdue à tout jamais dans l'esprit de la petite bonne société monarchique de Montfort. Du moins, je n'ai compromis que l'auberge. Elle en perdra peut-être son enseigne de la *Fleur de lys*.

Nous voici maintenant de retour ici, mon cher ami, contents, mais inquiets; du reste pensant à vous et vous aimant toujours, ayant foi à l'avenir et foi en vous.

VICTOR.

A monsieur Alphonse de Lamartine,
à son château de Saint-Point, près Mâcon.

Paris, 7 septembre 1830.

Entre votre lettre et cette réponse, mon cher ami, il y a une révolution. Le 28 juillet, au moment où j'allais vous écrire, la canonnade m'a fait tomber la plume des mains. Depuis, dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors; la contagion est dans l'atmosphère, elle vous gagne malgré vous : plus d'art, plus de théâtre, plus de poésie en un pareil moment. Les Chambres, le pays, la nation, rien que cela. On fait de la politique comme on respire.

Cependant, ce tremblement de terre passé, j'ai la conviction que nous retrouverons notre édifice de poésie debout et plus solide de toutes les secousses auxquelles il aura résisté. C'est aussi une question de liberté que la nôtre, c'est aussi une révolution : elle marchera intacte à côté de sa sœur la politique. Les révolutions comme les loups ne se mangent pas.

Votre lettre m'a ravi. C'est de bien bonne, douce et cordiale prose, mais j'attends les vers maintenant. N'oubliez pas que vous me les avez promis.

Adieu. Où êtes-vous? que faites-vous? quand revenez-vous? Moi j'avais mes inquiétudes domestiques au milieu de cette révolution sociale. Ma femme était en mal d'enfant pendant que les balles brisaient les ardoises de notre toit. Elle est accouchée, et j'ai quatre enfants à l'heure qu'il est.

Tout cela va bien. Tout cela vous aimera et vous admirera un jour comme je vous aime et vous admire.

VICTOR HUGO.

Mettez-moi aux pieds de M^{me} de Lamartine.

A Victor Pavie.

17 septembre 1830.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Pavie. Je suis heureux de savoir que vous vous portez bien, que vous avez retrouvé bien portants votre bon père, votre bon

frère, et que vous pensez toujours un peu à moi dans l'étourdissement des vacances. Ce que vous me dites de ces vers me va au cœur. Je les avais faits pour que vous les sentissiez ainsi. Dites à notre ami Théodore [Pavie] qu'il a sa part de votre vive et belle imagination. Ce que j'ai lu de lui dans le *Feuilleton* m'a enchanté.

Ma femme est bellement accouchée, un peu après la mitraille et la canonnade, d'une petite fille à petite bouche, dont Sainte-Beuve est le parrain, que nous nommons Adèle et que nous baptisons dimanche. Nous boirons à votre santé.

Moi, cependant, je suis plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame*. J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Quant à *Marion de Lorme*, j'attends que le théâtre se réorganise, et je compte bien que vous serez à Paris. Vous savez que vos applaudissements sont la douceur de mes succès, si succès il y a.

A vous, toujours à vous et aux vôtres.

VICTOR.

A M. Froidefond des Forges, commandant le 4^e bataillon de la 1^{re} légion de la garde nationale de Paris.

Paris, 7 octobre 1830.

Monsieur le commandant et cher camarade,

La lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire me surprend fort.

Le principe de tout grade dans la garde nationale, c'est l'élection.

Le pouvoir du général en chef lui-même est subordonné à l'élection, et aurait dû, selon moi, être soumis à la ratification des légions.

J'ai été nommé, par la libre élection de mes concitoyens de la première légion, sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline.

Vous-même avez proclamé ma nomination en présence de tous les électeurs qui venaient d'y concourir.

Je suis donc sous-lieutenant secrétaire adjoint du conseil de discipline par le fait souverain de l'élection.

Le grade et l'emploi sont indivisibles. Ils viennent de la même source, ils ont la même valeur.

Or votre lettre m'apprend aujourd'hui que je suis

maintenu secrétaire du conseil en cessant d'être officier.

Et que cela résulte d'une décision du général en chef.

Il y a ici évidemment erreur, surprise de la religion du général en chef, usurpation de pouvoir qui ne peut venir du plus illustre et du plus ancien champion de la liberté.

Une décision, fût-elle du général en chef, fût-elle du roi, ne peut casser une élection.

Une élection est chose sacrée, irréfragable, souveraine. L'élection, principe actuel de tous les pouvoirs, ne dépend d'aucun.

Que ce soient les galons de sergent ou les épauettes de colonel, tous les grades de la garde nationale sont égaux en valeur intrinsèque. Tous partent du même principe. Tous doivent être également précieux aux citoyens qui les reçoivent. Il ne leur est pas permis de laisser porter la moindre atteinte à la commission que leurs concitoyens leur ont conférée. C'est un dépôt qu'ils tiennent de l'élection et qu'ils ne peuvent remettre qu'à l'élection, mais intact et vierge de toute lésion.

Voilà de grands principes à propos d'une petite affaire. Mais aujourd'hui tout se tient. Couronne du roi, épauette du sous-lieutenant ont une consécration pareille, celle de l'élection. Elles émanent également de la souveraineté populaire.

Il y a aujourd'hui violation du principe en ma personne. Le choix de mes concitoyens m'a conféré un grade et un emploi. Il n'est pas de pouvoir au monde qui puisse scinder la commission et retenir le grade en laissant l'emploi.

Une loi est à intervenir. Nous en discuterons tous les bases. En attendant, tenons-nous-en à la rigueur du principe.

Je déclare que je suis inviolablement pourvu du grade dont vous-même m'avez proclamé revêtu et que prétend révoquer la décision dont vous me faites l'honneur de me prévenir.

Cette décision est, de fait comme de droit, nulle et non avenue.

Je proteste contre cette décision.

Et je vous prie de vouloir bien en provoquer la prompte révocation du général en chef. La publicité d'un pareil fait pourrait être fâcheuse.

Je suis persuadé que notre illustre général me saura gré de cette protestation. Elle prouve ma confiance sans bornes dans sa fidélité aux principes. En appelant son attention aujourd'hui sur une décision qui lui a été surprise, en y résistant au besoin de toutes mes forces, j'agis comme il agirait à ma place. Je me montre, autant qu'il est en moi, son élève. Maintenir le droit de tous est le devoir de chacun.

Je vous prie de vouloir bien faire mettre cette lettre sous les yeux du général en chef.

J'ai l'honneur d'être, avec un cordial attachement, monsieur le commandant et cher camarade, votre obéissant serviteur.

VICTOR HUGO

*Sous-lieutenant secrétaire adjoint
du conseil de discipline.*

A Madame Benjamin Constant.

8 novembre 1830.

Madame,

Votre malheur privé est une calamité publique. La perte qui vous frappe nous frappe tous. Permettez-moi de vous dire qu'il y aura demain au convoi de cet homme illustre au milieu du peuple qui le pleurera un cœur bien profondément affligé. Ce sera le mien, madame. Je n'ai vu que trop peu de fois M. Benjamin Constant. Cependant, je crois pouvoir dire que je l'ai aimé. C'était une de ces grandes âmes qui tiennent trop de place dans un siècle, pour que tous les regards, même les plus perdus dans la foule, n'en admirent pas souvent la hauteur, n'en étudient pas constamment les proportions.

Pardonnez-moi, madame, de vous troubler dans votre affliction. Parmi toutes les voix importantes qui s'élèveront pour le glorifier et pour vous consoler, c'est bien peu de chose pour vous et pour lui qu'une voix de plus, qu'une voix obscure, qu'une voix de la foule. Mais j'avais besoin que quelque chose de ma douleur arrivât jusqu'à la vôtre. Et puis je ne suis pas de ceux qui prétendent à vous consoler, madame. Ce malheur nous est tellement propre à tous que j'aurais besoin moi-même de consolation.

Une chose cependant doit, non pas consoler votre douleur, mais la calmer, s'il est possible, en l'agrandissant, c'est la pensée qu'en France, en Europe, dans le monde entier, tous les yeux ouverts à la lumière pleureront Benjamin Constant avec vous. Il laisse deux veuves, vous et la France.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, votre très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

A mademoiselle Mars,
rue Saint-Lazare.

6 janvier 1831.

Je reçois, madame, une lettre de Paul où il me fait part d'une conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir hier avec vous relativement à *Marion de Lorme*. Je m'empresse de vous envoyer les explications que vous lui avez semblé désirer. Je n'ai qu'un souhait, madame, c'est de vous voir dans *Marion de Lorme*. Vous avez donné une si admirable couleur au rôle de doña Sol qu'il m'est impossible de ne pas songer souvent au parti que vous tireriez de Marion. Vous avez ensuite été si excellente pour moi qu'il m'est doux de penser que je pourrais vous témoigner quelque chose de ma reconnaissance en mettant à vos pieds ce rôle que vous avez la bonté de désirer. Je vous le réserve donc, et vous pouvez savoir que j'ai refusé tout ce qui m'a été proposé d'autre part.

J'ai donc toujours l'espérance de vous voir jouer Marion. Cependant, vous le savez, madame, les obstacles qui m'ont arrêté, ceux du moins qui sont relatifs à la composition actuelle de l'administration du théâtre et à sa situation, subsistent. On me fait espérer qu'ils disparaîtront bientôt, c'est-à-dire que la société sera dissoute et le théâtre mis en entreprise. Alors, madame, j'accourrai à vous, si vous voulez toujours de moi.

Je compte vous aller voir bientôt. Ma première sortie sera pour vous. J'achève en ce moment un travail très pressé. Permettez-moi, en attendant, de vous baiser la main et de mettre mes hommages et mon admiration à vos pieds.

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

25 février 1831.

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à *diriger* un théâtre, mais à en *avoir* un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais pro-

priétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi et loin de moi, directeur et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi. Du reste, quelqu'un administrera, *dirigera* pour mon compte à moi. Je ne ferai que des pièces et, la machine une fois en train, je les irai peut-être faire au lac de Côme ou sur les bords du Rhin, ou chez vous. Je serai même moins mêlé de cette façon aux choses du théâtre qu'en restant auteur *du dehors*. Ce qui salit le poète, ce sont les tracasseries de la coulisse. Vous concevez qu'il n'y a pas de tracasseries pour le maître. D'ailleurs, aurai-je un théâtre, et tout ceci n'est-il pas une chimère ?

Mais tranquillisez-vous, venez me voir, je vous achèverai cette lettre en causerie. Je ne saurais vous dire combien la vôtre m'a touché. Pour rien au monde je ne froisserais une si noble et si tendre amitié quand même elle aurait tort, mais ici elle a raison. Je suis, j'étais, d'avance, d'accord avec vous. Le fond de moi ne change pas; vous savez que je suis un homme *synthétique*, et par conséquent plein de préjugés.

Gardez cette lettre bien secrète et bien entre nous deux pour mille raisons, et venez me voir. J'ai un service à vous demander.

Ex imo corde.

V. II

A Mademoiselle Mars,
64, rue Saint-Lazare.

Mardi 10 mars 1831.

Madame,

Je veux tous les jours vous aller voir et tous les jours mon temps s'en va en mille affaires. J'ai pourtant besoin de vous parler, besoin de vous donner bien des explications que vous entendrez avec votre charmante bonté ordinaire, besoin de vous exprimer bien des regrets auxquels vous croirez sans peine. Vous avez été assez bonne pour venir deux fois chez

moi. J'ai été bien fâché de ne pas m'y être trouvé. Vous auriez vu qu'il n'y a eu aucun tort de ma part dans le parti que j'ai dû prendre de retirer définitivement *Marion de Lorme* du Théâtre-Français. Vous savez que le ministère a osé essayer de rétablir la censure; les auteurs ont dû s'engager à ne donner aucune pièce aux théâtres censurés, le Théâtre-Français était dans cette catégorie; j'ai adhéré, comme je le devais, à l'acte d'union des auteurs. La Porte-Saint-Martin est venue me faire offre de jouer ma pièce avec toutes les résistances que je voudrais contre la censure. J'en ai prévenu Taylor, comme je l'avais promis, en lui donnant communication des conditions que M. Crosnier offrait de souscrire; je lui ai déclaré que je donnerais la préférence au Théâtre-Français aux mêmes conditions. Je l'ai chargé de vous prévenir et de prévenir aussi le comité, et je lui ai donné ma parole que j'attendrais vingt-quatre heures avant de rien signer. Je n'ai plus eu de nouvelles de lui. J'ai pourtant attendu trois jours au lieu de vingt-quatre heures, et enfin, ne voyant rien venir, j'ai signé. Une chose encore, tout à fait impérieuse, m'a déterminé. J'ai eu avis que mon sujet m'avait été dérobé, et que déjà deux *Marion de Lorme*, en prose, avaient été offertes à deux théâtres. (On m'assure à l'instant même que l'une de ces pièces a été lue au Théâtre-Français ces jours-ci.) Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Le Théâtre-Français placé en interdit par l'affaire de la censure, votre procès avec les sociétaires, la presque certitude (avouée par Taylor lui-même et confirmée depuis par les démarches du Théâtre-Français pour avoir M^{me} Dorval) que vous ne vouliez plus jouer, la nécessité dans tous les cas d'attendre un temps indéfini pendant lequel mon sujet me serait pris et ma pièce déflorée par d'autres théâtres, tout cela m'a décidé pour la Porte-Saint-Martin. J'apprends aujourd'hui que vous auriez pu me jouer. C'est un regret bien profond. J'apprends aussi que vous êtes assez bonne pour regretter un peu ce rôle où je vous voyais si belle. C'est presque une consolation. C'est une espérance que vous ne rejetterez pas le prochain rôle que je serai bien heureux de mettre à vos pieds. En attendant, madame, pardonnez-moi, si vous croyez qu'il y a quelque chose à me pardonner. Écrivez-moi un mot pour me dire que vous ne me gronderez pas trop fort et que vous me permettrez de travailler encore pour vous; plaignez-moi surtout, et conservez-moi, en échange d'une admiration sans borne et d'un dévouement profond, quelque amitié.

VICTOR HUGO.

A J. Hérold*.

Bièvre, 18 juillet 1831.

Voici, monsieur, deux ou trois méchantes strophes. Je ne crois pas que vous en puissiez faire grand'chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et grandiose; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose. En tout cas, brûlez ces vers s'ils vous paraissent trop méchants, et n'y voyez qu'une preuve du désir que j'avais de faire une chose qui pût vous être agréable. Pour moi, je me féliciterai toujours d'une occasion qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression cordiale de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

Si c'est trop long, je crois que vous pourriez supprimer la dernière strophe.

A J. Hérold.

Paris, vendredi matin, 22 juillet 1831.

Je serai déjà allé, monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite, si je n'étais absorbé par les répétitions d'une pièce qui me prend tout mon temps*. Je ne sais si vous aurez envie de faire quelque chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer et je vous engage fort à n'en rien faire... Si pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à cette lettre-morte, voici deux vers que j'ai changés et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps :

1° Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.

* Le ministère avait demandé à Victor Hugo un *Hymne aux Morts de Juillet*, pour l'inauguration du monument élevé au Panthéon en leur honneur. On avait demandé la musique de l'hymne à Hérold, qui venait de remporter le grand succès de *Zampa*.

** Il s'agit des répétitions de *Marion de Lorme*, qui fut représentée le 8 août 1831.

2° Dans le chœur, au lieu de :

Gloire à la patrie éternelle !

Il faudrait :

Gloire à notre France éternelle !

Pardon, monsieur, de vous avoir envoyé si peu de chose. J'ai fait preuve de bonne volonté; c'est vous qui ferez preuve de talent.

A Madame Ménessier Nodier.

Ce dimanche 5 septembre 1831.

Vous me comblez, madame, et Charles aussi. Un article de Charles sur *Marion*, ce sera plus que de la gloire pour moi, ce sera du bonheur. Ma pauvre comédie a été singulièrement flattée et vernissée par la critique. J'ai grand besoin qu'une main comme celle de mon ami, de votre père, la débarbouille un peu.

Il serait bien aimable aussi de se charger de prévenir le *Temps* qu'il fait l'article sur *Marion livre*, si livre il y a. Je suis bien honteux d'ajouter cette peine à toutes celles qu'il se donne déjà pour moi; mais sa voix au *Temps*, comme partout ailleurs, doit avoir plus de crédit et d'autorité que toute autre, et surtout que la mienne.

Il y a tant et de si énormes fautes d'impression dans le premier tirage de *Marion* que je ne veux pas vous la donner ainsi. Il paraît que le libraire en prépare un second; j'espère en mettre un exemplaire à vos pieds, s'il y a moins d'énormités typographiques, et surtout si le papier est moins hideux. Jusqu'ici, *Marion* est habillée en vrai papier à savon. Le livre a l'air de sortir de chez l'épicier. Il est vrai que c'est pour y retourner.

Ne partez pas encore pour Metz, madame, je vous en supplie. Que j'aie au moins le bonheur de pouvoir aller passer une heure à vos pieds. Mettez-moi à ceux de M^{me} Nodier et dans les bras de Charles.

Votre bien respectueux et dévoué ami,

VICTOR.

Ma femme vous embrasse tendrement.
Je hais Metz!

Au roi Joseph.

Paris, 6 septembre 1831.

Sire,

Votre lettre m'a profondément touché. Je manque d'expression pour remercier Votre Majesté.

Jé n'ai pas oublié, sire, que mon père a été votre ami. C'est aussi le mot dont il se servait. J'ai été pénétré de reconnaissance et de joie en le retrouvant sous la plume de Votre Majesté.

J'ai vu M. Poinnet. Il m'a paru en effet un homme de réelle distinction. Au reste, sire, vous êtes et vous avez toujours été bon juge.

J'ai causé à cœur ouvert avec M. Poinnet. Il vous dira mes espérances, mes vœux, toute ma pensée. Je crois qu'il y a dans l'avenir des événements certains, calculables, nécessaires, que la destinée amènerait à elle seule; mais il est bon quelquefois que la main de l'homme aide un peu la force des choses. La providence a d'ordinaire le pas lent. On peut le hâter.

C'est parce que je suis dévoué à la France, dévoué à la liberté, que j'ai foi en l'avenir de votre royal neveu*. Il peut servir grandement la patrie. S'il donnait, comme je n'en doute pas, toutes les garanties nécessaires aux idées d'émancipation, de progrès et de liberté, personne ne se rallierait à cet ordre de choses nouveau plus cordialement et plus ardemment que moi, et, avec moi, sire, j'oserais m'en faire garant en son nom, toute la jeunesse de France, qui vénère le nom de l'empereur, et sur laquelle, tout obscur que je suis, j'ai peut-être quelque influence.

C'est sur la jeunesse qu'il faudrait s'appuyer maintenant, sire. Les anciens hommes de l'empire ont été ingrats ou sont usés. La jeunesse fait tout aujourd'hui en France. Elle porte en elle l'avenir du pays, et elle le sait.

Je recevrai avec reconnaissance les documents précieux que Votre Majesté a l'intention de me faire remettre par M. Presle. Je crois que Votre Majesté peut immensément pour le fils de l'empereur.

Je sais que Votre Majesté a toujours aimé les lettres, et qu'elle les a cultivées avec un éclat tel qu'il a rehaussé jusqu'à une couronne. Aussi votre suffrage, si éclairé et si bienveillant, m'est-il glorieux de toutes les manières. Permettez-moi donc, sire, d'offrir à Votre Majesté, comme un hommage personnel, un exemplaire de mon dernier ouvrage. M. Poinnet partant demain, le temps me manque pour le présenter à Votre Majesté sous une forme plus digne d'elle. J'espère que vous le lirez avec indulgence. Vous y verrez, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom

* Le duc de Reichstadt.

de l'empereur. Je le mets partout, parce que je le voi partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années.

Comptez sur moi, sire ; le peu que je puis, je le ferai pour l'héritier du plus grand nom qui soit au monde. Je crois qu'il peut sauver la France. Je le dirai, je l'écrirai, et, s'il plaît à Dieu, je l'imprimerai.

Ce que vous avez fait pour mon père, pour ma famille, ne sortira jamais de mon cœur ni de ma mémoire. En portant le plus haut que je puis le nom de Napoléon, en le défendant, comme un soldat fidèle, contre toute attaque, contre toute injure, j'ai à la fois la double tâche de remplir un devoir et d'acquitter une dette.

Je suis avec respect, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

VICTOR HUGO.

A M. Cordellier-Delanoue.

Ce dimanche, 25 septembre [1831].

C'est moi, mon cher et excellent ami, qui renonce tout de suite et à l'instant même à *Louis XVI*, du moins jusqu'à ce que *Strafford* soit joué. Tenez-vous ceci pour dit. Et allez, mon ami, le plaisir que j'éprouve à vous faire ce sacrifice est plus grand que le sacrifice, si sacrifice il y a.

Si je trouve quelque autre combinaison, comme de faire nommer Bonaparte dès les premières scènes et de renoncer à l'effet du nom *inédit* jeté à la fin, je vous la soumettrai comme un ami à un ami, *ut decet*. Et dans tous les cas on ne jouera *Louis XVI*, je vous le répète, que quand vous le voudrez, et jamais si vous le voulez.

Je me rappelle fort bien à présent que vous m'aviez dit votre idée et je trouve que la mienne y ressemblait, en effet, beaucoup. A vous donc toute priorité. C'est la première fois, je vous le dis sincèrement, que je me surprends en plagiat flagrant. Cela m'afflige. Est-ce que l'archevêque de Grenade baisserait déjà ?

* Victor Hugo avait eu à ce moment l'idée d'écrire un drame où il aurait mis Bonaparte en présence de Louis XVI, comme M. Cordellier-Delanoue mettait Cromwell en face de Charles I^{er}.

D'ailleurs, votre vers est sublime et renferme une idée qui est la plus belle, et que je n'ai pas :

... Charles premier, je me nomme Cromwell.

Chez moi, rien de cette grandeur. Bonaparte ne dit pas le vers à Louis XVI, et Bonaparte n'est pas le régicide de Louis XVI.

Merci cent fois de votre bonne et généreuse lettre. Je ne veux pas que *Strafford* perde un cheveu, ni un vers, et je compte bien l'applaudir bientôt de toutes mes mains et de tous mes poumons.

A vous fraternellement.

VICTOR.

A M. Cordellier-Delanoue

30 septembre [1831].

Je vous remercie, mon cher Delanoue, de votre noble et cordiale lettre, comme d'une des plus chères preuves d'amitié que vous puissiez me donner ; mais je persiste. *Louis XVI* après *Strafford*. Ce que j'ai écrit, ce que je vous ai dit, ce n'était pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur. Ma résolution était fermement prise, et au moment où j'ai reçu votre dernière lettre, j'avais déjà abandonné *Louis XVI* pour une autre victime. A *Strafford* donc, mon ami ! Je l'aime comme je vous aime. Ce qui vient de votre cœur ira toujours au mien.

VICTOR.

A David d'Angers.

Same di soir [septembre 1831].

Mon bon ami, il est minuit. J'arrive du théâtre. Voyez quelle fatalité ! M^{lle} Georges a précisément demain, à l'heure dite, une indispensable répétition de *Catherine II*. Elle vous supplie de l'excuser, et surtout de ne pas renoncer à inscrire son profil sur vos impérisables tablettes de bronze. J'espère que cette lettre, que je vous ferai tenir demain matin, vous arrivera à temps.

A vous du fond du cœur,

VICTOR HUGO.

Au baron Taylor.

Ce jeudi 7 septembre.

Je pars, mon cher Taylor, après-demain samedi, à une heure après-midi; je reviendrai à Paris exprès pour la lecture*; mais comme je serai obligé de retourner dîner à Bièvre** à six heures, et qu'il y a trois heures de chemin, il faudra absolument que la lecture soit finie à *trois heures au plus tard*, et par conséquent qu'elle ait commencé au plus tard à *dix heures et demie du matin*.

Je vous serai donc reconnaissant de faire la convocation ce jour-là pour dix heures. Je serai forcé, moi, de me lever à six heures du matin; c'est une dure extrémité, mais je m'y résigne. Vous trouverez ci-contre une ébauche de la distribution. J'aurais bien besoin de vos bons conseils pour cela, et vous seriez bien aimable de venir me voir un moment pour cet objet demain ou après-demain avant midi. Vous savez combien est entière ma confiance en vous.

M^{lle} Mars accepte-t-elle? Monrose désire-t-il? Que me conseillez-vous à défaut de M^{lle} Mars, M^{lle} Anais ou M^{lle} Brocard? Je voudrais bien vous parler aussi de Desmousseaux que j'aime et que j'estime et à qui je ferai un beau rôle avant peu. Vous voyez que j'ai un million de choses à vous dire, sans compter les amitiés.

VICTOR.

Il serait fort à souhaiter que M. Cicéri et le dessinateur des costumes fussent au théâtre le jour de la lecture pour que je puisse leur parler.

Projet de distribution:

| | |
|--------------------------------|---------------------------------|
| FRANÇOIS I ^{er} | M. BOCAGE. |
| TRIBOULET | M. LIGIER. |
| BLANCHE | M ^{lle} MARS OU ANAIS. |
| M. DE SAINT-VALLIER..... | M. JOANNY. |
| SALTABADIL | M. MONROSE OU BEAUVALLÉT. |
| MAGUELONNE | M ^{lle} DUPONT. |
| CLÉMENT MAROT | M. SAMSON. |
| M. DE PIENNE | M. GEFFROY. |
| M. DE PARDAILLAN (page).... | M ^{me} MENJAUD. |

* Du Roi s'amuse.

** Aux Roches, chez M. Bertin.

| | |
|--|--|
| M. DE COSSÉ | M. DUPARAY. |
| M ^{me} DE COSSÉ | M ^{me} MASSON. |
| M. DE GORDES..... | M. MARIUS. |
| M. DE VIC..... | M. BOUCHET. |
| M. DE LA TOUR LANDRY..... | M. MIRECOUR. |
| MM. DE MONTCHENU, DE BRION ET DE MONTMORENCY..... | M. REGNIER. M. ALBERT. M. MONLAUR. |
| DAME BÉGARDE..... | M ^{me} TOUSEZ. |
| UNE FEMME DU PEUPLE..... | M ^{lle} PETIT. |
| UN MÉDECIN..... | M. DUMILATRE. |

VICTOR HUGO.

Vous voyez que j'ai besoin de vos conseils pour ces rôles secondaires, qu'on peut d'ailleurs distribuer un peu plus tard sans inconvénient.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Lundi, 22 octobre 1832.

Mademoiselle, est-ce que vous me permettrez d'ajouter un troisième griffonnage aux deux griffonnages hideux que je vous envoie? Didine et Charlot ont griffonné à l'envi, comme vous voyez; et je vous demande grâce pour eux comme pour moi.

Nous avons reçu ce matin votre bonne et charmante lettre. Didine m'a prié de la lire à haute voix, ce que j'ai fait à la satisfaction générale de ma populace de marmots. Ma femme a été attendrie jusqu'aux larmes de tout ce que vous écrivez de tendre et de gracieux à ces pauvres enfants. Je vous assure que toutes nos journées se passent à regretter les Roches, quand je ne suis pas dans la caverne de Saltabadil et de Maguelonne. Nous nous rappelons à chaque heure du jour quelque douce chose à laquelle elle était employée près de vous. Ligier me disait hier à la répétition que je reconstruisais le théâtre français; j'aimerais bien mieux bâtir avec vous un théâtre de cartes.

Le temps est beau, et je pense avec joie que l'admirable jardin des Roches n'est pas fermé par les pluies d'automne aux promenades de M. Bertin. Dites-lui bien, ainsi qu'à M^{me} Bertin, à quel point je vous suis dévoué à tous.

Vous ne me parlez pas d'Édouard qui travaille, j'es-

père, comme un diable, et qui est bien heureux d'n'avoir pas besoin de faire jouer ses paysages. Serrez-lui la main pour moi, je vous prie.

Ma femme me charge expressément de vous prier de ne pas trop travailler et de penser beaucoup à nous. Il est inutile que je vous reparle de mon profond et respectueux attachement.

Je ferai chercher votre couteau, mais Didine se prétend sûre de ne pas l'avoir emporté. Je pense que vous le retrouverez dans quelque double fond de la boîte à couleurs

VICTOR HUGO.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Paris, 30 octobre 1832.

Malgré votre défense, mademoiselle, je vous écris encore : il faut que vous me permettiez de vous envelopper de quelques mots le style et l'orthographe de mes marmots. Je ne sais pas où diable Antoni* irait chercher le naïf dans l'art, si ces lettres-là ne le ravissaient pas. Quant à moi, elles m'enchantent, je vous le déclare; je leur laisse la bride sur le cou, et les deux petits lutins vous écrivent tout ce qui leur passe par la tête. Je vous demande pardon pour eux.

Je vous demande aussi pardon pour moi qui ai pris la liberté de vous envoyer de mon style imprimé ces jours passés. C'est votre libretto** sur papier de Chine et en trois volumes, que je me suis hasardé à mettre à vos pieds. Il y a par-ci par-là quelques pages nouvelles pour lesquelles je vous demande votre indulgence, si vous les lisez, par aventure.

Il faut que vous me plaigniez, d'abord et beaucoup, d'avoir quitté les Roches, ensuite un peu d'être depuis huit jours dans l'exécrable tohu-bohu d'un déménagement, fait à l'aide de ces machines prétendues commodes qui ont aidé tant de pauvres diables à déménager en masse et pour leur dernier logis à l'époque du choléra. Voilà huit jours que je suis dans le chaos, que je cloue et que je martèle, que je suis fait comme un voleur. C'est abominable. Mettez au travers de tout cela mes répétitions où je suis forcé d'aller, et le portrait*** qu'on peut voir chez Ingres, que j'ai la plus grande envie de voir, et que je n'ai pas encore été voir! Voilà bien des voir dans la même phrase, mais

* Antoni Deschamps.

** Un exemplaire de *Notre-Dame de Paris*, roman d'après lequel a été composée *la Esmeralda* avec la musique de M^{lle} Louise Bertin.

*** De M. Bertin l'aîné.

que voulez-vous, c'est le style d'un garçon tapissier que je vous envoie aujourd'hui.

Jugez si je regrette les Roches, et les douces journées et les douces soirées et les châteaux de cartes, et *Jamais dans ces beaux lieux et Phœbus, l'heure t'appelle.*

On me joue du 12 au 15 novembre. Adieu, mademoiselle. Il y a une famille qui est heureuse et qui est bonne, et que je porte dans mon cœur, c'est la vôtre. Je donnerais le reste du monde pour les Roches, et le reste des hommes pour votre famille. Adieu encore, c'est-à-dire à bientôt. Quand reviendrez-vous?

Votre respectueux et dévoué collaborateur,

VICTOR.

A Monsieur le rédacteur du Constitutionnel.

Paris, le 26 novembre 1832*.

Monsieur,

Je suis averti qu'une partie de la généreuse jeunesse des écoles et des ateliers a le projet de se rendre ce soir ou demain au Théâtre-Français pour y réclamer *le Roi s'amuse* et pour protester hautement contre l'acte d'arbitraire inouï dont cet ouvrage est frappé. Je crois, monsieur, qu'il est d'autres moyens d'arriver au châtement de cette mesure illégale, je les emploierai. Permettez-moi donc d'emprunter, pour cette occasion, l'organe de votre journal pour supplier les amis de la liberté, de l'art et de la pensée de s'abstenir d'une démonstration violente qui aboutirait peut-être à l'émeute que le gouvernement cherche à se procurer depuis si longtemps.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

A Mademoiselle Louise Bertin.

27 novembre 1832.

Mademoiselle,

Quelles que soient les malheureuses divisions poli-

* *Le Roi s'amuse* avait été interdit le 23 novembre, le lendemain de la première représentation.

tiques et littéraires qui se sont élevées et où j'ai la consolation de ne pas avoir eu un tort de mon côté*, j'espère que vous n'avez pas douté de moi un seul instant: Vous me savez dévoué du fond du cœur, à vous, mademoiselle, à votre excellent père (que j'aime comme s'il était le mien, et qui est, je suis sûr, plus affligé que moi de l'événement inouï qui me frappe), à tout ce qui vous est cher. Cet événement-là même aura eu cela d'heureux à mes yeux de bien vous faire voir qu'il n'y a jamais eu que des raisons d'attachement personnel et désintéressé dans les relations que j'ai été si heureux et si fier de nouer avec vous, avec vous dont j'admire la belle âme et le profond talent. Dites bien, je vous supplie, à vos bons parents qu'ils ne s'inquiètent de rien avec moi, qu'ils ne se croient pas obligés de gêner les polémiques littéraires ou politiques qu'ils pourraient juger nécessaires contre moi dans la nouvelle position où mes ennemis de toute nature et de tous rangs m'ont placé, que je serai toujours, quoi qu'il arrive, empressé et obéissant à vos moindres volontés, et que je ne renoncerai jamais à l'œuvre que nous faisons en commun**, à moins que ce ne soit vous qui, dans votre propre intérêt, croyiez devoir répudier une collaboration qui expose à tant d'orages.

Vous me connaissez, vous, mademoiselle Louise, et je suis sûr que vous vous êtes déjà dit tout cela à vous-même; je suis sûr que vous comptez fermement sur moi. Répondez donc de moi, je vous prie. J'irai vous voir. Je vous demanderai vos ordres comme par le passé. Je mettrai tout mon loisir à vos pieds. Je vous demanderai aussi de me plaindre un peu, moi homme tranquille et sérieux, d'être ainsi violemment arraché à toutes mes habitudes et d'avoir à soutenir maintenant un combat politique en même temps que le combat littéraire:

Où sont nos beaux jours des Roches?

Je mets tous mes respects et tout mon dévouement à vos pieds.

VICTOR HUGO.

A Monsieur le baron Taylor.

3 décembre [1832].

Tout ce qui est arrivé, mon cher Taylor, n'a pas dépendu de vous, ni de la Comédie, je le sais. Je vais cependant être obligé d'intenter un procès au Théâtre-Français en dommages-intérêts, parce que c'est malheureusement le seul moyen de faire le procès politi-

* Procès du *Roi s'amuse*.
* *La Esmeralda*.

que au ministère. Cependant je reste votre ami. Odilon Barrot plaidera pour moi, l'affaire aura beaucoup de retentissement et d'éclat, mais je ne voudrais pas qu'il fût rien dit qui pût vous nuire et vous compromettre, vous personnellement. Je sens le besoin de m'entendre avec vous sur cela, je me mets dans votre position et je crois de mon devoir d'ami et d'honnête homme d'agir avec vous comme je voudrais que vous agissiez avec moi si vous étiez à ma place et moi à la vôtre. Guerre loyale et acharnée au pouvoir, mais tous les ménagements possibles et conciliables avec les besoins de la cause pour vous, Taylor, que j'aime et que j'estime. Venez donc me voir et déjeuner avec moi demain matin si vous pouvez. Je vous attendrai jusqu'à onze heures.

Vous recevrez avec ce billet votre exemplaire du *Roi s'amuse* et de *Notre-Dame de Paris*.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Eugène Renduel.

[Décembre 1832.]

J'ai vu hier au soir Carrel; tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut, en outre, un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi. Venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats* qu'un de nos amis m'a faites hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous.

VICTOR H.

A Monsieur Mérimée,
secrétaire de M. le comte d'Argout.

[Décembre 1832.]

Monsieur,

Il résulte de ce que vous m'avez fait l'honneur de

m'écrire que vous êtes resté complètement étranger aux influences qui ont déterminé le gouvernement à arrêter illégalement ma pièce. En pareille matière, l'affirmation d'un homme d'honneur suffit à un homme d'honneur. Je m'empresse donc de déclarer que tout ce qui pourrait vous concerner personnellement dans le fait que j'ai plutôt indiqué que raconté, sans nommer qui que ce soit, relativement à la suspension de ma pièce, tombe de lui-même devant votre réclamation.

Ma loyauté m'impose en effet le devoir de ne laisser aucun nuage sur la vôtre. Mon affaire est une affaire générale, dont rien ne doit me détourner, et non une affaire personnelle, et il m'importe de n'avoir jusqu'à la fin aucun tort de mon côté.

J'espère que ma conduite en cette occasion vous prouvera que rien n'altère en moi l'estime réciproque dont vous me parlez.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce dimanche soir 29 [1832].

Tout à l'heure, mademoiselle, ma Didine faisait cette remarque tristement, qu'il y a huit jours nous étions auprès de vous. Cela dit, elle s'est mise à vous écrire, et moi aussi, si bien que nos deux lettres,

écrites côte à côte, vont vous arriver ensemble pleines de la même pensée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que vous êtes toujours présente et toujours aimée? Il y a quatre petits enfants qui parlent souvent de vous, et le père qui y pense plus souvent encore.

Voici les derniers beaux jours partis. La boue et l'hiver reviennent. Paris n'est pas gai. Vous, vous avez le ciel et les feuilles mortes. Cela vaut mieux que la rue Saint-Honoré avec ses embarras de charrettes.

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel. En revanche, j'ai vu Vedel; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse?

Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller aux Roches causer avec votre excellent père, avec vous, avec Édouard, et me promener au pied de vos belles collines, sans plus songer aux huissiers, aux tribunaux de commerce et à la Bourse, ce temple joli et bête maculé d'agents de change.

Mais ma destinée m'entraîne. Je suis furieux contre la Comédie française, et j'ai besoin d'un procès pour me soulager. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il paraît certain que je le gagnerai, avec de gros dommages et intérêts que le gouvernement payera, à ce que disent Messieurs les sociétaires.

Pardon de tous ces bavardages. Ce sot procès est la seule nouvelle que je puisse vous conter. On ne parle que de cela chez moi, depuis huit jours, et je vous envoie un peu de mon ennui.

Permettez-moi d'y joindre le nouvel hommage d'un vieil attachement bien profond, bien respectueux et bien dévoué.

VICTOR H.

1833

A Mademoiselle Louise Bertin.

15 février 1833.

Mademoiselle,

Voilà enfin le scénario* en double copie, une pour vous, l'autre pour M. Véron**.

* De la *Esmeralda*.

** Directeur de l'Académie.

J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ce plan détaillé sous les yeux.

Je suis toujours dans l'incertitude pour la dernière scène. Je vous assure que ce n'est qu'une misère et pourtant il est fort difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas ou tout à fait détaché du poème, ou plat et commun.

D'après ce que vous m'avez dit l'autre soir, je suis de votre avis sur l'apothéose, et je donne le ciel au diable.

Je voulais vous porter en personne ce paquet hier au soir. Mais ma femme m'a mené de droit divin à *Bertrand et Raton*, qui nous a prodigieusement, merveilleusement et incomparablement ennuyés.

Je joins au scénario le manuscrit, et les quelques chiffons de papier qu'il contenait.

A bientôt, mademoiselle...

Au roi Joseph.

Paris, 27 février 1833.

Sire, je profite pour vous répondre de la première occasion sûre qui se présente. M. Presles, qui part pour Londres, veut bien se charger de remettre cette lettre à Votre Majesté. Permettez-moi, sire, de vous traiter toujours royalement. Les rois qu'a faits Napoléon, selon moi, rien ne peut les défaire. Il n'y a pas une main humaine qui puisse effacer le signe auguste que ce grand homme vous a mis sur le front.

J'ai été profondément touché de la sympathie que Votre Majesté m'a témoignée à l'occasion de mon procès pour *le Roi s'amuse*. Vous aimez la liberté, sire; aussi la liberté vous aime. Permettez-moi de joindre à cette lettre un exemplaire du discours que j'ai prononcé au tribunal de commerce. Je tiens beaucoup à ce que vous le lisiez autrement que dans le compte-rendu, toujours inexact, des journaux.

Je serais bien heureux, sire, d'aller à Londres, et d'y serrer cette royale main qui a tant de fois serré la main de mon père. M. Presles dira à Votre Majesté les obstacles qui m'empêchent en ce moment de réaliser un vœu aussi cher; il faut, pour qu'ils m'arrêtent, qu'ils soient insurmontables. M. Presles vous dira une partie de ce que je vous dirais, sire, si j'étais assez heureux pour vous voir. J'aurais bien des choses de tout genre à vous dire. Il est impossible que l'avenir manque à votre famille, si grande que soit la perte de l'an passé*. Vous portez le plus grand des noms historiques.

A la vérité, nous marchons plutôt vers la république que vers la monarchie; mais à un sage comme vous, la forme extérieure du gouvernement importe peu. Vous avez prouvé, sire, que vous saviez être digne-ment le citoyen d'une république. Adieu, sire; le jour où il me sera donné de presser votre main dans les miennes sera un des plus beaux de ma vie. En attendant, vos lettres me rendent fier et heureux.

V. H.

* La mort du Roi de Rome.

A Monsieur Jouslin de la Salle,
commissaire royal près le Théâtre-Français.

24 mars 1833.

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser et de vous recommander le jeune auteur d'une tragédie intitulé *James Douglas*, M. Esquirois. Le Théâtre-Français me paraît spécialement institué pour encourager les jeunes auteurs dans la voie de la poésie et de l'art. M. Esquirois est de ceux qui méritent qu'on lui aplanisse le chemin. Je serai heureux d'apprendre qu'il a trouvé bon accueil auprès de vous.

Agréé, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

A Victor Pavie.

Paris, 31 mars 1833

Il y a des siècles que je veux vous écrire, mon ami. J'ai vraiment avec vous, que j'aime le mieux, l'apparence d'un homme oublieux, négligent, distrait, absorbé par sa propre chose, et je vous assure pourtant que rien n'est moins vrai. J'ai toujours pour les vrais amis que je me sais, — et vous êtes des meilleurs et des plus chers, — j'ai toujours un souvenir profond, continu, doux et triste, dont je me remplis le cœur dans mes heures de loisir et de rêverie. Penser à un ami absent, c'est une des joies les plus graves et les plus calmantes de la vie. J'écris peu, parce que je suis paresseux et presque aveugle; et puis, voyez-vous, Pavie, en amitié, comme en art, comme en tout, il arrive souvent que d'écrire gâte la pensée.

Vous, dont la vie n'est pas emportée et arrachée de toutes ses ancrs par un continu tourbillon, vous qui êtes à Angers et non à Paris, vous qui n'avez pas une existence publique qui rudoie à tout moment votre existence privée, vous devriez m'écrire souvent, mon ami, et me faire en de longues lettres l'histoire attentive de votre pensée et de votre âme. Ce serait bien à vous; je me reposerais les yeux sur votre paix et sur votre bonheur.

Dites-moi, il y avait l'autre jour dans votre *Feuilleton d'Angers* un article bien remarquable, quoique

beaucoup trop bon pour moi, signé C. R. Connaissez-vous l'auteur de cet article? Remerciez-le pour moi. Si je savais où lui écrire, j'aurais plaisir à le faire moi-même.

Ecrivez-moi longuement, mon cher Pavie. Parlez-moi de vous, de votre excellent père, de votre frère, si vous en avez des nouvelles. Dites-moi où vous en êtes de la vie.

Quand donc viendrez-vous à Paris?

Je vous aime et je vous embrasse.

VICTOR H.

A. M. Harel,
directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

1^{er} mai, 7 heures du matin.

Monsieur,

Hier, à minuit, en rentrant chez moi, je pensai trouver une réponse de vous à ma dernière lettre. J'ai demandé à ma femme s'il était venu une lettre pour moi; au trouble avec lequel elle m'a répondu que non, j'ai présumé qu'il était en effet arrivé une lettre de vous, qu'elle l'avait ouverte et qu'on me le cachait. J'en ai conclu que cette lettre contenait probablement une réponse décisive dans l'affaire qui nous occupe, et dont ma femme se doute malheureusement. Je crains que vous ne m'avez indiqué dans cette lettre une heure de rencontre pour aujourd'hui. Comme il m'importe de ne pas manquer à un rendez-vous de cette nature, je crois devoir m'empressez de vous prévenir que je serai chez vous ce matin, à neuf heures précises, pour nous entendre sur le lieu, l'heure et les armes.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

V. H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

14 juillet 1833

Mademoiselle,

Voilà une lettre de Poupée* qui a bien plutôt l'air

* Léopoldine Hugo.

de la lettre d'un chat que de celle d'une poupée. Vous l'excuserez quand vous saurez qu'elle l'a écrite dans son lit, où elle est depuis quelques jours pour une fièvre de croissance. C'est cette petite maladie qui nous a empêchés, Poupée et moi, de vous donner plus tôt des nouvelles de la place Royale.

Je mets sous le même pli les quelques vers que vous m'avez demandés. J'espère qu'ils ne vous ont pas fait faute.

Je suis d'ailleurs toujours jusqu'au cou dans le travail, éperonné des deux côtés par Renduel et Harel, qui sont bien les plus ennuyeux hommes de négoce qu'il y ait. J'ai déclaré à Harel qu'il n'aurait pas ma pièce avant le 1^{er} septembre, et malgré ses lamentations, incantations et gémisséments, j'en suis resté là. Que saint Georges et saint Martin lui soient en aide!

C'est aujourd'hui dimanche, et belle et joyeuse journée aux Roches. Vous ne sauriez croire combien votre vie de campagne, de poésie et de musique paraît charmante et désirable à nous autres pauvres ouvriers du quartier Saint-Antoine, condamnés à tourner la roue qui verse l'argent dans la poche d'un libraire et d'un impresario et non dans la nôtre.

Vos arbres sont bien beaux, je vous jure, votre vallée est admirable, votre piano est bien poétique et bien harmonieux. Vous êtes encore à la partie charmante de l'œuvre que nous accomplissons ensemble; mais quand vous en serez au théâtre et à la coulisse, vous me direz ce que vous pensez de ma vie actuelle comparée à votre vie actuelle. Quand vous en serez à Véron, vous me direz ce que vous pensez de Harel.

VICTOR H.

A Victor Pavie.

Paris, 25 juillet [1833].

Personne ne me comprend donc, pas même vous, Pavie, vous que je comprends pourtant si bien, vous dont l'âme est si élevée et si bienveillante! Cela est douloureux pour moi!

J'ai publié, il y a six semaines, un article dans *l'Europe littéraire*. Lisez le paragraphe qui se termine par *Deus centrum et locus rerum*. Vous aurez ma pensée. Commentez-la en vous-même dans mon sens. Je crois que cela modifiera vos idées actuelles sur moi.

Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion. Méditez ceci, Pavie. C'est beaucoup d'impiété ou beaucoup de piété, je crois accomplir une mission...

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaudrais mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois, j'étais innocent; maintenant, je suis indulgent. C'est un grand progrès, Dieu le sait.

J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénerez comme moi, et qui me pardonne et qui m'aime. Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu, ou de la femme.

Certes, vous avez bien raison de dire que vous êtes mon ami. A qui écrirais-je ainsi ?

Allez ! je vois bien clair dans mon avenir, et je vais avec foi, l'œil fixé au but. Je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant. Quand j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fatalité, bien et mal, on me jugera.

Aimez-moi toujours; je vous serre dans mes bras.

V. H.

A David d'Angers.

Paris, 3 août 1833.

J'arrive de la campagne, mon cher David, et je trouve tous les trésors de bronze que vous m'avez envoyés. C'est bien vous. Toujours grand artiste et toujours mon ami !

J'ai fait dans l'*Europe littéraire*, il y a une vingtaine de jours, un petit article sur votre affaire avec Thiers. J'avais recommandé qu'on vous le fit tenir. L'a-t-on fait ?

Je vous serre la main,

VICTOR HUGO.

A Alexandre Dumas.

2 novembre [1833].

Il y a encore plus de faits contre moi, mon cher Dumas, que vous n'en devinez ou que vous n'en sup-

posez. L'auteur de l'article* est un de mes amis; c'est moi qui ai contribué à le faire entrer aux *Débats*. L'article m'a été communiqué par M. Bertin aîné, aux Roches, il y a environ six semaines. Voilà les faits à ma charge. Les faits à ma décharge, je ne vous les écrirai pas; je veux que vous fassiez pour moi ce que je faisais pour vous il n'y a pas deux jours, c'est-à-dire que vous les supposiez ou que vous les deviniez.

N'oubliez pas, cependant, que vous seriez le plus injuste et le plus ingrat des hommes si vous croyiez un seul instant que je n'ai pas été pour vous, en cette circonstance, un bon et sincère ami.

Je ne vous en écris pas davantage parce que, dans cette occasion, ce n'est pas moi qui vous dois une justification, mais vous qui me devez un remerciement.

Mais je vous dirai tout quand vous viendrez; dix minutes de causerie éclairciront mieux les choses que dix lettres.

Ne croyez pas de moi ce que je ne croirais pas de vous.

VICTOR HUGO.

P. S. — Je vous réserve deux stalles pour la première représentation de *Marie Tudor*. En voulez-vous davantage ?

A Mademoiselle Louise Bertin.

5 décembre 1833

Voici, mademoiselle, la chanson de Quasimodo. Je l'ai faite la plus gaie que j'ai pu; mais il me semble impossible qu'elle soit tout à fait folâtre.

Vous en jugerez. Votre sens musical doit être après tout souverain, et mes rimes sont les très humbles servantes de vos notes.

Vous verrez que j'ai d'ailleurs rigoureusement rempli vos prescriptions. C'est toujours un grand bonheur pour moi de fournir un thème à votre pensée, une charpente à votre architecture, un canevas à votre broderie. Voilà de la grosse toile, couvrez-la d'arabesques d'or, c'est votre affaire. Moi, je suis plus que jamais votre affectueux et dévoué ami.

VICTOR H.

* Il s'agit d'un article de Granier de Cassagnac, hostile à Alexandre Dumas.

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

Votre Altesse Royale accueillera-t-elle la prière d'un inconnu pour un inconnu? Je n'ose l'espérer; cependant je croirai avoir rempli mon devoir de conscience en essayant.

Voici une lettre qui m'arrive. Elle est mêlée à une foule d'autres qui me demandent aide et secours, à moi pauvre et inutile poète. Celle-ci m'a ému et intéressé entre toutes. Je n'en connais pas le signataire. Mais si les faits sont vrais (et le ton de sincérité de sa lettre me porte à le croire), ils méritent attention. C'est un père qui supplie pour son fils; c'est un vieux professeur qui supplie pour ses livres. Je renvoie cette lettre à Votre Altesse Royale.

Qu'elle me pardonne cette liberté. Nous sommes dans un moment où chacun met au jour son ambition, j'y mets la mienne aussi. Elle se borne à tâcher de faire un peu de bien, chétivement et obscurément, et à aider ceux qui en font de leur côté avec puissance et éclat. Le bien plaît à votre noble cœur; il est toujours possible à votre haute fortune. Vous êtes de ceux qui le veulent et de ceux qui le peuvent. Il est tout simple qu'on s'adresse à vous.

VICTOR HUGO.

A Monseigneur le duc d'Orléans.

Prince,

J'ai rempli les intentions bienfaitantes de Votre Altesse Royale. Qu'elle me permette de déposer à ses pieds le reçu du pauvre vieillard qu'elle a daigné secourir.

La reconnaissance qu'il me charge d'exprimer à Votre Altesse Royale est sans borne. La mienne n'est pas moins profonde. Le gracieux empressement avec lequel Votre Altesse Royale a accueilli mon obscure

recommandation m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. J'en garderai le souvenir.

Après avoir porté le bienfait au suppliant, je rapporte aujourd'hui la reconnaissance au bienfaiteur. Ce rôle est plein de douceur pour moi. Simple témoin dans cette affaire, j'ai pu voir avec quelle grâce Votre Altesse Royale pratique la plus humble comme la plus haute de toutes les vertus, la charité. Aujourd'hui, prince, Votre Altesse Royale recueille le fruit de sa bonne action, le dévouement d'un infortuné. Vous êtes heureux, il est reconnaissant. Et moi je participe à la fois des deux sentiments. Je ne suis pas moins heureux que vous, ni moins reconnaissant que lui.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Jules Lechevalier,
directeur de la Revue du Progrès social.

1^{er} juin 1834.

Monsieur,

J'ai lu avec une attention extrême la *Revue du Progrès social* et l'exposé de principes que vous avez bien voulu me communiquer. Depuis longtemps tous les hommes éclairés et intelligents qui ont étudié le passé dans un but d'avenir ont sur les destinées futures de la société une idée commune qui, éclore et développée à l'heure qu'il est séparément dans chaque cerveau, aboutira quelque jour, prochainement je l'espère, à une grande œuvre générale.

Cette œuvre sera la formation paisible, lente et logique d'un ordre social où les principes nouveaux dégagés par la Révolution française trouveront enfin leur mode de combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation. Votre Revue et votre exposé tendent à ce but magnifique par des voies droites et sûres et où les pentes me paraissent bien ménagées. Je suis d'accord avec vous sur presque tous les points et je m'en félicite.

Concourons donc ensemble tous, chacun dans notre région et selon notre loi particulière, à la grande substitution des questions sociales aux questions poli-

tiques. Tout est là. Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite, et d'extraire un parti supérieur qui veuille la civilisation, de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent.

Je ne doute pas de votre succès, monsieur, la vérité a quelquefois de longues gestations, jamais d'avortements.

VICTOR HUGO.

A Monsieur Thiers, ministre de l'Intérieur.

Paris, 15 juin 1834.

Monsieur le ministre,

Il y a en ce moment à Paris une femme qui meurt de faim.

Elle s'appelle M^{lle} Élixa Mercœur. Elle a publié plusieurs volumes de poésie; ce n'est pas ici le lieu d'en louer le mérite.

Il y a cinq ans, sous le ministère de M. de Martignac, une pension littéraire lui fut donnée, pension de 1,200 francs, qui a été réduite à 900 francs depuis 1830.

Elle a sa mère avec elle, et rien autre chose, pour vivre à Paris, que cette pension de 900 francs. Toutes deux meurent de faim, à la lettre.

Vous pouvez faire prendre des informations.

Monsieur le ministre, en 1823, le roi Louis XVIII m'assigna spontanément une pension ou allocation annuelle de 2,000 francs sur les fonds du ministère de l'intérieur. En 1832, j'ai renoncé volontairement à cette pension.

A cette époque, votre prédécesseur, M. d'Argout, me fit dire qu'il n'acceptait pas ma renonciation, qu'il continuerait de considérer cette pension comme mienne, et qu'il n'en disposerait en faveur de personne.

Ma renonciation étant absolue et définitive, je n'eus pas à m'occuper de ce que le ministre ferait de la pension.

Aujourd'hui, tout en ne me reconnaissant aucun droit, quel qu'il soit, sur cette pension, je viens vous prier, dans le cas où le ministre aurait en effet persisté dans sa résolution et n'aurait disposé de ces fonds en faveur de personne, je viens vous prier, dis-je, d'en disposer, vous, monsieur le ministre, en faveur de M^{lle} Mercœur. Si vous y consentez, je me féliciterai doublement d'y avoir renoncé. Cette pension sera beaucoup mieux placée sur la tête de M^{lle} Mercœur que sur la mienne. Les 2,000 francs, ajoutés à ce que reçoit déjà M^{lle} Mercœur, la feront vivre à peu près avec sa mère. Donnez-la-lui, monsieur le ministre; ce sera une bonne œuvre. Nous serons heureux tous les deux, vous de l'avoir faite, moi de l'avoir conseillée.

Agrérez, monsieur le ministre, l'assurance de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

A Charles Nodier*.

26 octobre 1834.

Si je n'étais pas enfoui dans le troisième dessous d'un théâtre, quelle joie j'aurais, mon bon Charles, à vous aller serrer la main, et à jeter mon manteau sous vos pieds en criant *Hosannah*, comme les autres. C'est une gloire qui entre à l'Académie, chose rare! Aussi voilà que nous applaudissons l'Académie, chose non moins rare!

Je suis vraiment heureux de vous voir là. Je vous aime bien, croyez-le.

VICTOR.

* Après son élection à l'Académie.

1835

A Mademoiselle Louise Bertin.

Ce mardi matin, 22 mai 1835.

Mademoiselle,

Quoique Poupée se soit chargée de vous donner des nouvelles de toute la maison, permettez-moi d'ajouter un mot à sa lettre. Ma femme se propose d'aller dîner avec vous aux Roches jeudi soir à six heures (demain); je viendrai la prendre le lendemain (vendredi), et je la ramènerai le soir à Paris. Didine l'accompagnera, et je compte mener avec moi Boulanger, si votre excellent père veut toujours bien de lui et de moi. Je vous apporterai ce que vous m'avez demandé pour notre scène nocturne.

Nous nous promettons un bien grand plaisir de cette promenade aux Roches, de cette journée passée dans la bonne et hospitalière maison où nous avons passé tant d'heureuses semaines. J'espère que vous ne refuserez pas de nous chanter quelque chose de *Notre-Dame*. Moi surtout, dont toutes les journées s'envolent dans un travail sans relâche, j'aurai bien besoin, pour me reposer les yeux et l'esprit, d'un peu de votre verdure et de beaucoup de votre musique.

A propos de musique, Didine et Listz me donnent des leçons de piano. Je commence à exécuter avec un seul doigt d'une manière satisfaisante *Jamais dans ces beaux lieux*.

Je ne comprends pas comment Poupée ne vous raconte pas ce grand événement dans sa lettre.

Pardon, mademoiselle, de vous parler de ces enfantillages. Si je ne vous savais bien occupée et si je ne craignais que vous ne vous crussiez dans l'obligation de me répondre, je vous écrirais de temps en temps. Vous m'avez dit un jour que vous aimiez à recevoir des lettres *quelconques*. Je vous écrirais des lettres quelconques; celle-ci en est bien une.

Quand je veux me rappeler des journées douces et bien employées, parmi les plus douces et les mieux employées de ma vie, je vais méditer quelques instants dans mon salon, devant la petite voiture de cartes que nous avons faite à nous deux. C'est jusqu'à présent notre chef-d'œuvre, en attendant *Notre-Dame*.

Adieu, mademoiselle Louise; à vendredi. Dites

bien à votre bon père que je suis à lui et à vous du fond du cœur, et veuillez recevoir avec votre bonté ordinaire l'hommage d'amitié respectueuse de votre *signor poeta*.

VICTOR H.

A Mademoiselle Louise Bertin.

Paris, 19 octobre 1835.

Vous avez écrit à ma femme, mademoiselle, une bien charmante lettre et dont j'ai pris ma part. Vous êtes bien charmante d'avoir pris ces vers avec quelque plaisir. C'est tout ce que j'en voulais. Il y a en vous tant de vraie et de grande poésie que toute celle qui sort de nous doit toujours vous sembler peu de chose.

Me voici maintenant achevant ce volume* dont une partie avait poussé parmi les fleurs des Roches, et le reste dans les fentes des pavés de Paris. De là dans ce volume deux couleurs, l'une poétique qui vient de chez vous; l'autre politique qui vient de dessous les pas de tout le monde.

Soyez indulgente et bonne pour le tout. Nous parlons bien souvent de vous ici, dans nos soirées déjà longues, de vous, d'Édouard, de vos excellents et vénérés parents. Et sitôt qu'on dit *Louise* on est sûr de voir se tourner quatre petites têtes. Ces chères petites têtes vous aiment bien, et si ce n'était pas une partie de leur bonheur, vraiment j'en serais jaloux, moi qui suis jaloux.

A bientôt, mademoiselle, parlez un peu de nous sous les dernières feuilles de vos beaux arbres.

Nous avons pour vous une amitié qui ne s'effeuille pas. J'y joins un dévouement sincère et profond.

Votre respectueux ami,

VICTOR H.

* Les *Voix intérieures*.

*A Monsieur Antoine de Latour,
précepteur de M. de Montpensier, aux Tuileries.*

Aux Roches, 28 octobre 1835.

Merci de votre bonne lettre. Je n'ai fait que passer au Tréport, fort obscur et fort perdu dans le gros des passants. J'aurais eu grand plaisir à vous serrer la main, mais je vous aurais voulu seul, et il faut que mes amis me pardonnent un peu mes fantaisies d'homme rêveur et farouche.

Je m'étais enfui de Paris à l'approche de l'anniversaire de juillet. Je n'aime pas le vacarme parisien ces jours-là. Et puis je croyais fuir une fête et il s'est trouvé que j'avais fui une catastrophe*.

En somme, j'ai été charmé du petit voyage que j'ai fait. J'aime mieux le spectacle de la mer que le spectacle des Chambres, et je trouve la vague de l'océan plus belle que la vague des événements. Me voici maintenant à Paris ou tout près d'y être. Venez me voir quand vous aurez loisir. En attendant pensez à moi comme à un ami.

V.

* L'attentat de Fieschi.